

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

Dessin inédit de Paul Caron

# LE MONDE ILLUSTRÉ

17e ANNÉE.—No 877

MONTREAL, 23 FEVRIER 1901

5c LE No



MON FUTUR MOUSSE.—D'après le tableau de M. Alfred Guilloux

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 23 FEVRIER 1901

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ  
42, Place Jacques-Cartier.

## ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 MOIS, \$1.50  
4 MOIS, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

## ANNONCES :

Ier insertion . . . . . 10 cents la ligne  
Insertions subséquentes . . . . . 8 cents la ligne  
Tarif spécial pour les annonces à terme.

## UN CONCOURS POUR LES DAMES

DE MAGNIFIQUES RÉCOMPENSES SONT OFFERTES

Ce concours a pour sujet la question suivante :

**Résumez en quelques mots votre idéal de bonheur ; dites ce que vous voudriez ou ce que vous rêvez être ?**

Les réponses devront être courtes, autant que possible ne pas excéder quinze lignes de neuf mots et seront signées d'un pseudonyme seulement. Le concours sera clos le 15 février 1901. Dès lors, les réponses seront soumises à un jury compétent, qui jugera impartialement du mérite de chaque article.

Les huit primes ou prix pour les huit meilleures réponses sont superbes.

1er prix : Miroir, brosse, peigne, montés en aluminium et argent, dans une magnifique boîte ;

2ème prix : Coupe-papier, grattoir, cachet, en argent plein avec magnifique boîte ;

3ème prix : Porte-bijoux en porcelaine de Chine, surmonté d'un petit miroir, avec monture dorée ;

4ème prix : Porte-monnaie en cuir de crocodile, plusieurs divisions, monture en vieil argent ;

5ème prix : 1 an d'abonnement ;

6ème prix : 6 mois d'abonnement ;

7ème prix : Deux primes à choisir dans la liste de primes ordinaires du journal pour les abonnés ;

8ème prix : Une prime à choisir dans la liste de primes ordinaires.

Après l'adjudication des prix, les pseudonymes gagnants seront publiés et les méritantes devront envoyer une copie de la réponse primée avec leur nom et leur adresse. Qu'on se mette à l'œuvre donc.

On peut s'abonner pour tous les numéros parus depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin du concours soit jusqu'à la mi-mars probablement pour 25 centimes.

Ecrire au bureau, 42 Place Jacques-Cartier, Montréal.

## SOUVENIR FANÉ

Chère fleur, que ma main jadis avait glané,  
Voici que je retrouve, au sein d'un livre ami,  
Ton parfum doux encore et ton charme endormi,  
O fleur du souvenir, petite fleur fanée !

Que veut me rappeler ta grâce satinée ?  
En mon cœur incertain quelque chose a gémé  
En te voyant, image effacée à demi  
Où dort un peu de ma rêveuse destinée.

Je reporte mon âme aux instants disparus,  
Mais j'égaré mes pas dans la nuit du mystère  
Qui va s'épaississant sur le temps qui n'est plus.

Demeure donc, hélas, obscure et solitaire,  
Avec un souvenir sous ton voile pâli :  
— Plus que toi, pauvre fleur, m'a desséché l'oubli !

HENRI ALLORGE.

## FRANC - PARLER

LE DELIRE JINGOISTE

La Gazette de Montréal et le Mail and Empire de Toronto trouvent que le loyalisme du Canada est fort en arrière de celui de l'Australie.

Et savez-vous pourquoi ? Parce que le Canada n'a envoyé que trois mille hommes, tandis que l'autre colonie en a fourni huit mille.

Le noble sentiment, en effet !

Or ça, messieurs les jingos, 3,000 hommes, c'est donc un trop mince offrande au dieu Mars ? Il faudra, pour vous plaire, faire le tour de nos villes et de nos campagnes et lever des régiments par centaines, comme aux jours de danger national ?

Mais alors, où voulez-vous en venir ? C'est de la chair à canon que vous exigez ! Notre loyalisme, à vos yeux, ne vaudra rien à moins que nous n'ayons versé tant de tonnes de sang et creusé tant de rangées de tombes.

Vous n'en avez pas encore assez, vous, de tueries et de vomissements de mitraille ! Selon votre cœur, on n'a pas assez brûlé de fermes, assez pillé de misérables, assez affamé de femmes et d'enfants.

La boucherie vous est un sport, tout comme le football, le cricket et le golf. Et vous adorez jouer avec le Pounder et le Lee-Metford contre des paysans !

Franchement, messieurs les jingos, votre appétit belliqueux sied mal à votre réputation. O vous, qu'une légende désignait comme les Pacifiques, vous qui avez créé ces mots sonores : *Pax britannica* ! mais, vous dérogez. Vous êtes devenus insatiables de sang humain, de chair humaine, de squelettes humains.

Songez, d'ailleurs, que cela a coûté jusqu'ici à l'Angleterre 50,000 hommes et 500 millions de dollars.

Ah ! jingos délirants, si prodigieux du sang des autres, ce n'est pas de tueurs que le veldt africain a besoin, ce n'est pas 8,000 soldats, c'est un pacificateur qu'il appelle à grands cris, c'est un apôtre de conciliation et de liberté.

Si les agitateurs désespérés, si les actionnaires des compagnies à chartes activent votre enthousiasme de leurs applaudissements, autour d'eux, dans les maisons endeuillées, les veuves et les enfants pleurent en silence...

C'est eux plutôt qui devraient parler, car c'est eux qui ont droit de vous dire : "Cessez de mutiler nos hommes ! grâce pour nos foyers !"

JEAN-BAPTISTE.

## LES PATINEUSES

(Voir gravure)

Dans notre numéro de Noël, nous avons publié une notice biographique sur le dessinateur Paul Caron, l'auteur de la jolie scène que nous reproduisons dans ce numéro.

Comme nous le prévoyions alors, ce jeune grandit en talent chaque jour. Il occupe une très bonne place dans la pléiade de jeunes artistes qui vient de surgir et qui succédera avec honneur aux Juliens, aux Labelle et aux Brodeur.

Sa dernière composition, que nous avons le plaisir de présenter à nos lecteurs, ne manquera pas d'attirer l'attention de tout ceux qui s'occupent des choses de l'art. Quel riant tableau, quelle grâce et quelle vérité dans l'expression et les attitudes. Vraiment, ces patineuses sont de joyeuses canadiennes qu'un accident n'est pas pour embarrasser. Aussi, s'amuse-t-elles franchement de la pauvre qui s'est laissée choir. Elles rient de ses supplications et la raillent avec délices. Ne vous apitoyez pas, cependant, elles ont bon cœur et vont bientôt lui prêter une main secourable.

Est-ce assez nature ?

UN CONFRÈRE.

A vingt ans on cherche le bonheur comme un aveugle cherche un asile.—ADRIEN DUPUY.

## Le nom d'Edouard dans l'histoire d'Angleterre

Le nom d'Edouard est loin d'avoir porté bonheur aux rois d'Angleterre. Il a été celui de trois rois saxons. Edouard 1er (900-924) fils d'Alfred-le-Grand, est un de ceux auxquels il a le moins mal réussi, mais Edouard II fut mis à mort par un compétiteur (978) et c'est le prétendu testament d'Edouard III qui servit de prétexte à la conquête de l'Angleterre par les Normands (1066).

Trois Plantagenets ont également porté le nom d'Edouard. Le premier, fils de Henri III et petit-fils de Jean sans terre, ne recueillit (1272) qu'un royaume bien diminué et une autorité déjà limitée par les barons. La magna carta a dès lors fait de la royauté d'Angleterre une royauté constitutionnelle. N'ayant pu reconquérir les domaines perdus des Plantagenets en France, Edouard se fit suzerain de l'Ecosse, et après en avoir donné la royauté à Jean Baillol, il le faisait prisonnier, et faisait couper en quatre morceaux Wallace, le défenseur des Ecosseis. Edouard avait déjà infligé un traitement analogue au chef des Gallois, David, qui avait osé défendre leur liberté, comme Kruger défend celle des Boers.

Quant à Edouard II, son règne de vingt ans (1307-1327) est la honte de l'histoire d'Angleterre, au dedans comme au dehors. Il faisait pendre ou écarteler ceux de ses barons qui osaient lui reprocher ses vices. La nation soulevée de dégoût, laissa faire ses adversaires qui inventèrent pour lui un supplice féroce en le faisant empaler avec un fer rouge.

Le règne d'Edouard III (1327-1377) fut une période glorieuse pour l'Angleterre au point de vue militaire. Il prit personnellement peu de part aux victoires remportées en son nom à Crécy par ses milices, à Poitiers par son fils, le prince Noir, premier prince de Galles, mais il en profita pour encaisser les dépouilles des vaincus.

Dans la guerre des deux roses en're les quatre branches de la postérité d'Edouard III, nous retrouvons un Edouard IV (1461), rival tantôt heureux et tantôt vaincu, de Henri VI, le fils de cette Catherine de France que sa mère Isabeau avait contrainte d'épouser le roi d'Angleterre, Henri V, et le mari de cette héroïque Marguerite d'Anjou qui, par trois fois, remplaça la couronne sur sa tête, mais finit par être vaincue.

Edouard V, encore enfant à la mort de son père Edouard IV, périt assassiné dans la tour de Londres par son oncle Gloucester qui devenait Richard III (1483).

Il faut aller jusqu'aux Tudors pour trouver Edouard VI, fils de Henri VIII et de Jeanne Seymour, qui succédait à son père après avoir vu sa mère décapitée. Roi à dix ans, il mourut phtisique à seize (1553), laissant le trône d'Angleterre disputé entre Jane Gray et Marie la Sanglante.

Comme on le voit la liste n'est pas encourageante ! Puisse notre bien aimé souverain être plus heureux dans son règne, que ses prédécesseurs homonymes.

ROYER.

## L'ORIGINE DE LA LETTRE S ?

Homère, ce dieu de la Grèce  
Errant, aveugle et sans soutien  
Afin de mieux suivre son chien  
Le premier se servit de l' " S ".

\* \*

Voici une autre solution non moins concluante :

Ne cherchez pas une " jeune S "  
C'est à toi descendant de Sem  
Vénérable Mathusalem,  
Qu'on doit la plus belle " vieille S ".

\* \*

Quant à la véritable origine de la lettre S la voici :

C'est d'un O mal formé que vient son origine,  
Puisqu'un jour à ses fils, jeunes cerveaux fêlés,  
Un pere dit : " Que votre écriture est gamine,  
" Vous referez cet O, car " Mes fils c't O fait l'S.



Photo. Dumas, 112, rue Vitré  
M. FIRMIN PICARD

Qui vient d'être nommé rédacteur en chef du "St-Laurent"

## LE CATHOLICISME AUX ÉTATS-UNIS

Un protestant distingué, M. Sedgwick, écrivant dans une des plus grandes Revues américaines, prédit que la fusion commencée entre le catholicisme et les États-Unis ira croissant, car la religion catholique seule peut guider les nations. Elle deviendra le ciment de l'unité américaine :

Nous admettons, dit-il, qu'un pouvoir divin a assisté l'Eglise à son aurore et nous croyons de même que ce pouvoir mystérieux la soutiendra de nos jours et la dirigera dans la suite de ses conquêtes... L'Eglise romaine a toujours été internationale. Il y a eu des papes anglais, hollandais, allemands, espagnols, français et italiens. Ses temples élèvent leurs crêtes lumineuses depuis la Norvège jusqu'à la Sicile, du Canada à la Patagonie. Ses missionnaires sont connus sur toute la surface du globe, et, partout, ils ont sacrifié leur vie et répandu leur sang. Son universalité fait sa force. L'Angleterre reconnaît sa Reine comme l'autorité suprême de l'Eglise anglicane. La Russie considère le Tsar comme le chef de la religion. Mais l'Eglise de Rome ne connaît pas à son domaine de frontières politiques ou naturelles. Seule elle a été capable de réaliser l'idéal d'une Eglise embrassant toute l'humanité. Voilà la cause première de sa puissance d'attraction et, au cours du siècle nouveau, quand les barrières qui séparent les peuples seront en grande partie tombées, ses prétentions à l'obédience universelle seront plus fortes et plus efficaces que jamais. Les Américains ne peuvent s'agenouiller devant une reine d'Angleterre, ni s'humilier devant un tsar ; mais beaucoup feront l'un et l'autre devant le haut prêtre de l'humanité.

Toute idée d'union prépare les voies vers Rome. La grande Eglise primitive peut ouvrir les bras à tous ceux qui se tournent vers elle ; elle ne déviara jamais de sa course, pour s'aventurer dans une *via media*... La démocratie américaine et l'Eglise de Rome ne tarderont pas à harmoniser leurs forces et à s'entendre. Les événements préparent cet accord. Il n'y aura ni jalousie, ni rivalité entre elles. Nous n'avons aucun *Credo* national à opposer aux croyances catholiques et Rome n'a aucune ambition commerciale contradictoire de la nôtre.

Les problèmes internationaux seront résolus à l'aide du conseil d'arbitrage. C'est alors que la médiation de l'Eglise de Rome, à laquelle revient le rôle d'amphictyonie, sera l'égide de la société en général et, en particulier, des travailleurs qui souffrent plus que les autres de leurs conflits avec les capitalistes. Les ministres de l'Eglise anglicane ne sauraient être des arbitres dans les affaires françaises. Le clergé de l'Eglise grecque ne serait pas accepté par les Allemands. Mais les prêtres d'une Eglise universelle sont les médiateurs désignés pour les questions qui dépassent les frontières des peuples.

## SOUS L'ŒIL DU PUBLIC

M. CHARLES MARCIL

M. Marcil, le populaire journaliste et député de Bonaventure, est né en 1860. Il est marié à Mlle Pearson, fille d'un négociant bien connu de Montréal. Il a été successivement attaché à la rédaction de *La Patrie*, du *Post*, du *Herald*, de la *Gazette*, du *Star*, et actuellement de *La Patrie*.

C'est un politicien instruit, d'une grande éloquence et qui manie l'anglais avec une aisance parfaite.

Nous souhaitons le plus grand succès à notre confrère.

M. THOMAS COTÉ

Par une erreur de "mise en page", la notice biographique suivante, qui devait accompagner le portrait de M. Thomas Côté, paru dans notre dernier numéro, a été oubliée. Nous réparons l'erreur et demandons pardon à nos lecteurs de ce contretemps involontaire.

Le gouvernement Laurier a fait une excellente nomination en confiant le poste de sous-commissaire, pour le recensement du Canada, à M. Thomas Côté, journaliste, très connu et fort apprécié. L'occasion nous paraît excellente de publier quelques notes biographiques sur l'heureux titulaire.

M. Côté est né le 22 septembre 1869, à Trois-Pis-toles. Il a fait ses études au séminaire de Québec et à l'Université-Laval. Il débuta dans le journalisme en 1889 et n'en est pas sorti depuis. Après avoir fait partie de la rédaction de divers journaux de Québec, des États-Unis et de Montréal, il est finalement demeuré le correspondant parlementaire et politique de *La Patrie*.

Nous offrons, à monsieur le sous-commissaire, nos plus sincères félicitations.

M. FIRMIN PICARD

M. Firmin Picard, longtemps attaché à notre journal comme rédacteur en chef, a profité de l'occasion de son départ pour Fraserville, où il va prendre la direction du *Saint-Laurent*, pour réunir ses amis et confrères et leur faire ses adieux. Ces agapes fraternelles ont eu lieu jeudi le 7 février courant à l'hôtel Riendeau.

Disons de suite que M. Firmin Picard a fait les choses royalement. Aussi tous ceux qui ont assisté à cette réunion ont été enchantés et ils en conserveront un excellent souvenir.

Au nombre des personnes présentes nous avons remarqué : MM. L. Descaries de l'Union Allet ; Albert Millette, de *La Patrie* ; Rodolphe Girard et Oswald Mayrand, de *La Presse* ; A. Giroux et Omer Héroux, du *Journal* ; Albert Ferland, littérateur et artiste ; Amédée Denault, publiciste ; E.-Z. Massicotte et O. Trempe, du MONDE ILLUSTRÉ.

Après un succulent petit souper, M. Picard a fait monter ses convives au salon occupé autrefois par le général, baron de Charette, lors de son passage à Montréal.

On a passé là une couple d'heures délicieuses à chanter, à raconter des anecdotes et des traits d'esprit, à faire de la musique et à déclamer de jolis vers.

Au cours de M. Picard, ami intime du général de Charette, nous a lu la dernière lettre que cet illustre soldat lui a écrite. Cette primeure a été fort goûtée. Puis M. E.-Z. Massicotte a rappelé le rôle que son distingué prédécesseur a joué dans l'histoire de la littérature canadienne. Il a fait voir avec quel dévouement il avait formé la plupart des jeunes écrivains d'aujourd'hui, quelle avait été son action bienfaisante parmi les délaissés et les humbles.

Ces paroles ont été fortement approuvées par l'auditoire.

Bref, M. Picard peut être assuré qu'il laisse des regrets sincères parmi les écrivains Montréalais.

La veille de son départ, samedi, quelques amis se sont réunis pour lui présenter un splendide souvenir : *L'Imitation de Jésus-Christ*, traduite en vers français par Pierre Corneille, édition de grand luxe dans le



M. CHARLES MARCIL

Député de Bonaventure, qui a secondé l'adresse en réponse au discours du trône, à Ottawa

genre des anciens missels. Le donataire a été profondément ému de ce dernier et flatteur témoignage d'amitié.

Nous offrons nos vœux de succès les plus sincères au ce distingué journaliste.

## PETIT POÈME EN PROSE

LE MOINEAU

Je revenais de la chasse et je marchais le long d'une allée de mon jardin. Mon chien courait devant moi. Tout à coup il raccourcit son pas et se mit à avancer avec précaution, comme s'il flairait du gibier devant lui.

Je regardai le long de l'allée et je vis un jeune moineau, le jaune au bec, le duvet sur la tête. Il était lombé de son nid (le vent balançait avec force les bouleaux de l'allée) et se tenait tout coi, écartant piteusement ses petites ailes à peine emplumées.

Trésor s'approchait de lui, tous les muscles tendus, quand tout à coup, s'arrachant d'un arbre voisin, un vieux moineau à poitrine noire tomba comme une pierre juste devant la gueule du chien ; et, tout hérissé, éperdu, pantelant avec un pialement plaintif, désespéré, il sauta par deux fois dans la direction de cette gueule ouverte et armée de dents crochues.

Il s'était précipité pour sauver son enfant, il voulait lui servir de rempart. Mais tout son petit corps frémissait de terreur, son cri était rauque et sauvage ; il se mourait, il sacrifiait sa vie.

Quel énorme monstre le chien devait paraître à ses yeux ! Et pourtant il n'avait pas pu rester sur sa branche, si haute et si sûre. Une force plus puissante que sa volonté l'en avait précipité.

Trésor s'arrêta, recula. On eût dit que lui-même il avait reconnu cette force. Je me hâtai d'appeler mon chien tout confus, et je m'éloignai, plein d'une sorte de saint respect.

Oui, ne riez pas, c'était bien du respect que j'éprouvais devant ce petit oiseau héroïque, devant l'élan de son amour.

L'amour, pensai-je, est plus fort que la mort et que la crainte de la mort. Ce n'est que par l'amour que se meurt et se maintient la vie.

IVAN TOURGUENEF.

Pour savoir ce que c'est que le bonheur, il faut savoir vivre dans les autres, il faut aimer.—GODWIN.

La femme se doit au bonheur d'un seul homme.—BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Les femmes sont moins heureuses du bonheur qu'elles goûtent que du bonheur qu'elle donne.—P. ROCHEFOUR.

# Aventures extraordinaires d'un moine français au Canada

PAR CHARLES-A. GAUVREAU

C'était vers l'année 1715, deux ans après que M. Auclair curé de Kamouraska, eut commencé à faire la desserte des Trois-Pistoles. Par une après-midi calme et paisible de juin, un habitant de la pointe, venu jusqu'à la rivière des Trois-Pistoles fut tout surpris de voir un panache de fumée s'élever d'au-dessus une humble cabane bâti sur le penchant d'un ravin au fond duquel coule la rivière.

Il crut que ce devait être la tente nomade de quelque famille sauvage, où la hutte temporaire d'un pêcheur de saumon ou de chasseurs de loups-marins et de canards. Il voulut aller faire connaissance avec les nouveaux venus. Quelle ne fut pas sa surprise de se trouver en face d'un inconnu aux allures monastiques, qui lui dit se nommer Dupont et être venu sur ces bords afin de fuir le monde pervers et méchant, et se rapprocher davantage du Grand Maître qui commande à la vie et à la mort.

Il s'était construit une espèce d'ermitage en plein bois, à une lieue de toute habitation, et semblait y vivre dans la pratique des mortifications et de la prière.

Ses vêtements, quasi en lambeaux, gardaient la forme de ceux des anachorètes. Sa figure grave et pleine de recueillement, son maintien plein de réserve et d'une religiosité touchante, rappelaient le souvenir de la vie ascétique. A son langage correct, au ton de sa conversation on devinait l'homme de bonne famille que de fortes études avaient façonné.

Il vivait là, paisible, partageant son temps entre le travail manuel et la prière. Les pratiques de dévotion finies, il allait au bois se faire une provision de fruits sauvages, amassait les branches mortes pour le feu de sa cabane, ou bien il mettait tout en ordre dans sa cellule et réparait de son vêtement journalier les irréparables brèches que la vétusté y entretenait.

Que de fois les gens de l'endroit l'ont vu traîner sur son dos des pièces de bois énormes, qu'il amenait devant la porte de son ermitage ! Combien de fois aussi, à l'heure où le jour tombe, à cet instant solennel où l'ombre du soir va descendre partout, couvrant de son voile léger les fleurs, les bois, les eaux, les plaines, les monts et les villages, combien de fois ne l'ont-ils pas entendu entonner un chant monotone et plaintif, espèce de psalmodie religieuse, qui prenait une intonation parfois douce et parfois lamentable selon qu'elle disait les joies de là-haut où les tristesses d'ici-bas.

Lorsque la faim frappait à sa porte, il prenait son bâton, sortait de la forêt épaisse et descendait chez les habitants au loin pour y demander du pain et des légumes ; seuls ajéments dont il usait, avec l'eau de la rivière pour toute boisson. On le recevait partout avec autant de curiosité que de respect, et les provisions pleuvaient dans le vaste sac qu'il portait sur son dos. Il remerciait avec affabilité, et reprenant le chemin qui mène à son logis.

S'il rencontrait alors quelque passant, il se jetait à ses genoux en se prosternant jusqu'à terre, lui baisait les pieds en prononçant des paroles de l'écriture sainte, véritables exhortations sur les grandes vérités éternelles. Et les gens de se dire : il faut que ce soit un grand pécheur pour s'humilier ainsi, ou bien sa perfection de sainteté est rendue bien loin, et cependant il ne fréquentait jamais ni l'église sur la pointe, ni les sacrements qui s'y distribuaient au passage du missionnaire dans la paroisse.

Quelqu'un l'ayant interrogé un jour sur son pays, son origine, son passé, ses antécédents, quels emplois il avait occupés dans la vie, il ne sut que répondre d'une manière évasive laissant dans l'esprit de son homme le doute le plus absolu. Toutefois à ses manières d'ecclésiastiques, à ses paroles tirées des livres saints, à ses exhortations réitérées, on devinait aisément

qu'il avait dû appartenir au clergé régulier ou séculier, et cependant il s'en défendit avec une énergie pleine d'opiniâtreté.

Enfin, cet inconnu menaçait de prendre dans le pays des proportions légendaires, lorsqu'un événement des plus inattendus vint mettre un terme à cette vie d'ascète que l'ermite des Trois-Pistoles menait au penchant du ravin, près de la rivière.

Un jour, on vit un feu embraser l'ermitage et anéantir tout ce qui était naguère la demeure de celui qui se nommait Dupont, et que dans la campagne on appelait le Père Dupont. Cet incendie n'était pas certainement pas l'effet du hasard, mais bien d'une idée déterminée, d'une volonté préconçue.

Dans tous les cas, avec cet accident, volontaire ou non, le Père Dupont disparut des Trois Pistoles pour n'y plus revenir jamais, laissant après lui une réputation de grand saint parmi les uns, et de pauvre excentrique parmi les autres.

Ce n'est que quelque temps après son départ des Trois-Pistoles qu'on connut toute la vérité sur ce personnage aux allures singulières. Il était arrivé à Québec vers 1714, et s'était fait remarquer de suite par une conduite pleine de contrastes. A le voir fréquenter les meilleurs hôtels de la ville, on le soupçonna grand seigneur, possesseur de biens considérables ; jusqu'à sa prodigalité et ses nombreux bienfaits qui confirmaient les gens dans ces idées.

Il allait par les rues et les campagnes environnantes, semant l'or et les bonnes paroles, étudiant les mœurs, les ressources, les us et coutumes du pays où il avait l'intention, disait-il, de fonder un monastère. En maintes occasions on avait tenté de se renseigner sur son compte, on l'avait même approché à cette fin, mais toujours sans résultat apparent.

Il sentit peut-être que ces attentions intéressées pouvaient compromettre sa position et alors, prenant le parti le plus sage, il s'éloigna de la ville et vint fonder sur les bords de la rivière des Trois-Pistoles l'ermitage que nous avons vu tout à l'heure.

Après l'incendie de son domicile, il était remonté à Québec où la réputation de ses austérités l'avait devancé, lui préparant un accueil des plus sympathiques et des plus enthousiastes. L'intérêt qui s'était attaché à ses incandres faits et gestes redoubla d'intensité ; on voulut le fêter partout et lui prodiguer les marques les plus vives d'affection et d'attachement. On tenait à honneur de l'avoir chez soi, mais toujours le voile le plus obscur pesait sur l'homme qui s'en enveloppait volontairement sans vouloir jamais essayer même d'en lever un coin.

Ce ne fut que deux ans après son arrivée au pays, qu'on parvint à connaître toute son histoire. C'était un moine de l'ordre des bénédictins qui se nommait Dom Georges Frs. Poulet. Ordonné prêtre, il s'enfuit de son couvent et vint s'échouer au Canada, s'étant mis en tête que son supérieur le ferait enfermer parce que dans un voyage, à Amsterdam, en Hollande, il avait embrassé avec ardeur les doctrines jansénistes. Lorsque les autorités civiles et religieuses du Canada apprirent qu'il était par une lettre du supérieur au Marquis de Vaudreuil, disant que les égarements du pauvre défrôqué provenaient plutôt d'un travers de jugement que de la méchanceté ou perversité du cœur elles ne permirent pas à Dom George Poulet de paraître dans le monde en habit laïque.

L'intendant Bégon lui-même exigea du bénédictin en rupture de vœux qu'il portât le costume de son ordre, qu'il lui fit faire tant bien que mal, et ce jusqu'au moment venu où il lui faudrait s'embarquer pour l'Europe, c'est-à-dire à l'automne suivant. Mais le rusé moine réussit à échapper à toute surveillance et quand l'heure fut venue où la flotte devait partir,

on ne le trouva nulle part, de sorte qu'il fallut remettre son départ à l'année suivante.

Quelque temps après il tomba malade de la fièvre pourprée, et on dut le transporter à l'Hôtel-Dieu où il fut soigné avec une attention et des égards dont il se montra touché en plus d'une circonstance. La maladie menaçait de prendre une tournure fatale, et plusieurs membres du clergé s'inquiétaient à bon droit de l'âme de ce pauvre prêtre dévoyé qu'un moment d'oubli avait jeté hors de la voie droite. Ils entourèrent son lit de malade, le suppliant de renoncer à ses erreurs jansénistes, mais ils trouvèrent chez lui une obstination invincible. L'évêque de Québec, Mgr de Saint-Valier, fut obligé de l'avertir que s'il persistait dans ces sentiments, on lui refuserait les derniers sacrements à l'article de la mort. Rien ne put l'émouvoir.

Cependant, Dom Georges Poulet réussit à se rétablir parfaitement et l'église du Canada n'eut pas à déplorer un scandale encore plus grand que celui d'un prêtre expatrié, fugitif, professant des idées condamnées par l'Eglise catholique.

Revenu à la santé, Dom Georges rédigea au gouvernement un long réquisitoire dans lequel il se plaignait de l'évêque de Québec, qu'il couvrait d'invectives, et des Jésuites qu'il accusait d'être les auteurs de tous les maux possibles, eux les exterminateurs du jansénisme.

Il poussa l'audace jusqu'à écrire même à l'évêque de Québec, lui montrant combien sa conduite était injuste envers un pauvre moine qui menait une vie d'austérité et de pénitence, une vie remplie de chose profitables au salut, et terminait en le citant au jugement de Dieu.

De retour en Hollande il se plaignit amèrement de la manière brutale dont les autorités civiles et religieuses du Canada l'avaient traité. Les journaux d'Amsterdam s'emparèrent de ces faux-dires, de ces déclarations du prêtre janséniste et firent un grand vacarme des prétendues persécutions dont le moine Poulet avait été l'objet en la Nouvelle-France.

Puis le silence se fit sur tout cela et il ne resta plus au pays que le souvenir de ce pauvre moine détraqué, qui avait partagé sa vie entre les austérités d'une vie ascétique et les déboires d'une position équivoque, sans pouvoir se dire : " Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ", puisque sa cause n'a été pour les pays où elle voulut agir qu'un brandon de discorde.

## SUR LE LAC SAINT-JEAN

Enorme pan d'azur tombé du firmament  
Au milieu d'une plaine insondable et féérique,  
Le lac, ceint d'un bandeau d'ombrage titanique,  
Replendit et chatoie ainsi qu'un diamant.

Le couchant, teignant d'or chaque plante aquatique,  
Allume sur les eaux un vaste embrasement  
Où les arbres du bord, au profil fantastique,  
De leurs fronts radieux mêlent le verdolement.

Un immense concert de voix mystérieuses  
S'élève des ajoncs et des vagues riveuses,  
D'enivrantes fraîcheurs tombent de l'infini.

Sentant l'ombre venir, le cerf des flots s'approche ;  
Et dans les profondeurs du lointain rembruni  
L'on entend par moments les soupirs d'une cloche.

W. CHAPMAN.



## HISTOIRE D'UN PAPILLON

Un matin de cette saison chaude, je me promenais dans un jardin tout embaumé de roses et d'arbustes fleuris, tout bourdonnant d'un murmure d'insectes, tout vibrant d'un musical concert d'oiseaux.

Je marchais songeant au milieu du mystère et de la poésie qui se dégagèrent de cette débordante nature, lorsqu'un papillon bleuâtre vint se poser frémissant

une boîte, où deux heures après il avait repris ses sens.

Voulant achever de lui sauver la vie, je lui plongeai les antennes dans une solution sirupeuse d'eau et de sucre.

Durant trois jours je continuai ce régime et le quatrième l'insecte vint de lui-même se poser sur ma main, et sucer sans mon aide la liqueur vivifiante. Dès ce moment, nous fûmes liés, mon papillon et moi,

comme un chat qui se réjouit d'une caresse ; aussitôt que je faisais un mouvement pour sortir, il tournait la tête de mon côté pour me supplier de rester.

Au bout de trois semaines, il était devenu tellement doux que je pouvais l'emporter d'une chambre à l'autre.

Malheureusement, les premiers signes de la vieillesse se firent bientôt sentir. Durant les dix derniers



Composition de Paul Caron

## Scènes canadiennes : Les patineuses

POUR LE MONDE ILLUSTRÉ

sur les pétales d'une rose ; il voletait dans l'air comme une feuille emportée par l'aquilon.

Qu'il était joli, et que de grâce dans son vol cependant alourdi par je ne sais quel malaise ; bientôt gris, las de ses baisers aux roses, il vint tomber totalement engourdi près de moi, ses ailes étaient recouvertes d'un duvet si léger : tel une poudre d'or, d'argent, d'azur ou de pourpre ; je le pris délicatement, et instinctivement je l'emportai dans ma chambre, et le mis dans

d'une étroite amitié.

Pour lui être agréable, je plantai des fleurs tout autour de la chambre où il habitait, et dès qu'il me voyait, il volait sur ma main, sur mon bras, sur mon épaule, comme pour me témoigner sa reconnaissance.

M'arrivait-il de le placer sur une table et de lui passer les doigts délicatement sur le corps, non seulement il se laissait faire, mais encore il faisait le gros

jours, je dus le nourrir comme un petit enfant, le nettoyer avec une brosse de blaireau trempée d'eau tiède, il ne voulait plus que reposer dans ma main et, si je le plaçais ailleurs il faisait mille efforts pour venir vers moi.

Après quarante-quatre jours d'une semblable vie en commun, il mourut dans ma main.

BOREL DE LA PRÉVOTIÈRE.

## PAGES CANADIENNES

## COMPLAINTE

Voici une des plaintes les plus populaires du siècle dernier, dans le district de Québec. Elle raconte un désastre dont le souvenir n'est pas encore entièrement éteint. Nos grand'mères murmuraient en endormant les petits ; on la chantait dans les veillées, car, par une bizarre disposition d'esprit, le peuple aime à mêler le triste au gai dans ses réunions. La rime n'est pas millionnaire et la facture laisse à désirer, n'importe, on y trouve un reflet de poésie naïve et le dernier couplet nous paraît véritablement pathétique. Elle est extraite de l'*Histoire de l'île d'Orléans*, par M. Turcotte.

Peuple chrétien, écoutez la complainte,  
D'un honnête homme qui vient de s'marier ;  
Par un dimanche, la veille de ses noces,  
A la grand'messe on l'a vu communier.

Après la messe il avertit son monde,  
Les jeunes gens qu'il avait invités,  
Son frère aîné arrivait à sa porte,  
Le cœur lui crève, il se mit à pleurer.

Ce cher Louison, qui va le recevoir ;  
" Mon frère aîné, qu'avez-vous à pleurer ?"  
" Ah, mon cher frère, je déplore vot' sort,  
Que le malheur ne vous soit pas comme à moé.

" Voilà onze ans que je suis en ménage.  
Jamais la paix n'a régné chez moé.  
Si vous voulez quitter ce mariage,  
Je vais payer tous les frais qui sont faits. "

" Mon très cher frère, retenez donc vos larmes,  
V'nez avec moi, vous êtes mon aîné :"  
Etant partis, Dieu préserve le naufrage,  
Les voilà donc à bon port arrivés.

Le lundi vient, faut aller à la messe.  
Les mariés, qui viennent de s'unir,  
Sont revenus à la maison des noces,  
Se divertir et prendre du plaisir.

Le lendemain, le lendemain des noces,  
Quel triste jour et quel fatal oubli !  
Sont rembarqués tous avec allégresse,  
Quinz'se sont mis dans la chaloupe à Louis.

Ce cher Louison, par trop de complaisance,  
Laisse gouverner par un novice,  
En débouchant à la Pointe Porte-lance,  
Mal gouvernée la chaloupe a viré.

Un orphelin qui était dans la barge,  
S'est écrié : " Mon Dieu, j'suis englouti,  
Faut-il périr à la fleur de son âge,  
Faut-il mourir si près de ses amis ! "

Treize ont péri sur le bord du rivage,  
Treize ont péri dans la mer submergés ;  
De tous côtés on voit venir le monde ;  
Gens de Beaupré qui les voient traverser.

Tout le rivage était mouillé de larmes,  
Quand tout chacun reconnaissant les siens,  
On a trouvé le marié et sa femme,  
Son frère aîné, avec lui l'orphelin.

Joseph Paré vint ramasser sa femme,  
Deux de ses sœurs, et trois enfants aimés,  
" Ma chère enfant, faut-il que ton alliance,  
Nous ait causé tant de mortalités. "

Ils croyaient bien ce soir souper ensemble  
Se divertir et prendre du plaisir,  
La table est mise—qu'on l'ôte en diligence,  
Les draps seront pour les ensevelir.

## RÉFLEXIONS D'UN CHEVAL D'OMNIBUS

Il nous a paru piquant de reproduire la causerie suivante qui, sauf le décor, pourrait être encore d'actualité. En effet, le peuple reste le même, et un observateur contemporain aurait peu de chose à ajouter à cette scène de mœurs spirituellement esquissée.

Il m'est arrivé plusieurs fois, pour mon plaisir ou mes affaires, de traverser Montréal d'un bout à l'autre,

en suivant les lignes de chars urbains qui y sont établies.

Quand je n'en suis pas empêché par la foule trop grande des passagers, je tâche de me mettre à l'un des premiers sièges en avant, et c'est là que j'ai surpris les conversations, parfois fort intéressantes, qu'échangent entre eux les deux ou trois intelligents animaux qui traînent le véhicule urbain.

De grands philosophes ont prétendu que les animaux pensent.

J'irai plus loin ; je prétends qu'ils se parlent entre eux.

Nous partons du dépôt des chars urbains. Deux beaux individus de la race chevaline, sortant tout frais de l'écurie, sont attelés à l'immense boîte dans laquelle les habitants de la banlieue de Montréal montent pour aller acheter des épicerie et autres provisions lointaines, et où je grimpe parfois moi-même pour m'en aller dîner, après avoir fait, à pied, une promenade excessivement longue, en vue de découvrir—mais vainement—si l'on n'aurait point définitivement fixé quelque part le terminus du chemin de fer de colonisation du Nord.

J'en reviens à mes deux chevaux.

L'un d'eux tourne la tête en arrière et regarde s'il entre beaucoup de monde dans la boîte. Puis il approche doucement le nez de celui de son camarade de traits, et lui dit évidemment :

—Ça va bien aller ; tu n'auras pas besoin de tirer trop fort ; il n'y a dans la voiture qu'un monsieur de pesanteur moyenne (c'est moi), et une petite demoiselle qui s'en va porter à sa grand'maman, en ville, des gâteaux que ses grandes sœurs ont faits hier, tout en médissant des hommes.

Et nous partons. La jeune fille est située à l'est moi à l'ouest, observant mes deux amis, les chevaux qui sont partis d'un pied allègre.

Tout à coup, la lourde machine s'arrête et, d'une maison située en face de notre point d'arrêt, émane une famille entière : *Paterfamilias, materfamilias, pueriet puella.*

Le père porte un gros panier et un parapluie de famille et d'alpaca, comme disait M. Prudhomme.

La mère a, au bras gauche, un gros panier, qui semble très lourd, une ombrelle, quatre châles, et, sur le bras droit, un joli bébé de dix mois environ.

L'aîné, un gros garçon d'une douzaine d'années, porte un cerf-volant de trois pieds de haut, bariolé de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, vers les régions duquel il se propose de le diriger bientôt au bout d'une corde qui forme un rouleau gros comme une respectable citrouille.

Un autre bambin est armé d'une canne et d'un filet à pêche.

Les fillettes—âges : sept, six, cinq et quatre ans—portent, chacune, un tas de bibelots qu'il serait long et inutile de décrire, tels que poupées, ballons captifs, etc.

Mes deux amis, les chevaux, et moi, nous sommes en présence d'une brave famille qui s'en va faire un pic-nic à l'île Sainte-Hélène.

La famille est entrée dans la boîte ; l'un des chevaux s'est détourné et l'a aperçue.

—Il va falloir tirer fort, mon pauvre vieux, dit-il à son compagnon. Ce bonhomme-là et sa digne femme me semblent un certain poids dans la société.

—Que veux-tu ! répond l'autre cheval.

On va repartir. Les deux pauvres chevaux, arrêtés tout court dans le trajet qu'ils avaient entrepris avec tant d'énergie, éprouvent quelque difficulté à démarquer la machine. Le cocher les frappe cruellement de son vilain fouet, en vociférant des imprécations dans une langue et contre des Dieux inconnus.

Je pense un instant à la " Société protectrice des animaux ". Si j'allais lui faire mon rapport ? Mais non ! Ce serait ridicule et inutile.

Je tombe dans une rêverie profonde, et le vers du fabuliste me revient à la mémoire :

Le plus cheval des trois n'est pas celui qu'on pense !

O bon Lafontaine, aurais-tu prévu les voitures de place et leurs cochers, les compagnies de chars urbains et leurs iniquités ?

Vingt fois, pendant un trajet de vingt-cinq minutes la boîte s'arrête et repart brusquement. C'est à peine si mes pauvres amis, les chevaux, ont le temps de se communiquer leurs impressions de plus en plus pénibles.

La boîte contient à ce moment, outre les personnes mentionnées :

Un monsieur qui trouve fort mauvais qu'on laisse monter dans les chars des personnes portant des paniers (il a raison) et qui va se plaindre à son ami l'échevin X... ;

Deux chasseurs, avec carnassières et fusils. Pas de chiens ; (heureusement).

Un valétudinaire avec son pliant sous le bras ;  
Deux matelots anglais qui se disent : *This is a strange country.*

Un avocat qui vient évidemment de perdre une cause, et qui semble d'une humeur massacante, ce pourquoi il marche sur les pieds de la fillette aux gâteaux qui pousse un joli petit cri.

Huit ou dix autres individus dont il m'est impossible de définir la position sociale. Nous sommes, dans la boîte, comme harengs en caque.

Enfin, deux amoureux qui se " tassent " dans un coin, et trouvent que la boîte n'est, en aucune façon trop remplie, et qu'il n'y fait point trop chaud.

Pour moi, j'étouffe ; je sonne et parviens à descendre, après m'être, pour ainsi dire, enfoncé une côte sur l'angle du panier de la grosse maman.

En partant, je jette un dernier regard sur mes deux amis, les chevaux, qui sont en nage et haletants.

Au moment où je prenais le chemin de ma demeure l'un disait à l'autre :

—Quand on veut loger tant de monde que cela dans la boîte, on devrait nous mettre à quatre pour la tirer. Pas vrai, pauvre vieux ?

Mon Dieu ! que les chevaux ont de l'esprit !

E. BLAIN DE SAINT-AUBIN.

Montréal, juin 1877.

## LES BOIS-FRANCS

Cet article a paru en 1863. Le rêve patriotique du zélé prêtre s'est entièrement réalisé. Les Cantons de l'Est sont aujourd'hui couverts d'un nombre considérable de belles et florissantes paroisses catholiques et canadiennes-françaises. La grande majorité de cette partie du pays est catholique.

Pour se former une idée de l'état prospère et heureux auquel sont parvenus ces lieux regardés naguère comme le séjour d'une population pauvre et malheureuse, il suffirait de visiter les trois villages incorporés de Plessisville, à Somerset, de Princeville, à Stanfold, et de Saint-Christophe, Arthabaska, qui se disputent noblement et avec intelligence la supériorité dans ces cantons.

On l'a dit de bien des manières, et on ne peut trop le répéter : la colonisation prompte et rapide de nos terres incultes, voilà l'œuvre la plus importante que nous ayons à faire réussir. Et pour nous Canadiens-Français, l'établissement de nos compatriotes sur le sol du Canada doit être un de nos vœux les plus ardents et le but des plus généreux efforts de tout ami sincère du beau nom que nous portons.

Oui, si nous voulons conserver notre nationalité, ce précieux dépôt, purifié par les épreuves, que nous ont transmis nos pères, " emparons-nous du sol ", emparons-nous surtout de cette magnifique étendue de terres des Cantons de l'Est, sur lesquels vont se répandre les flots de l'émigration étrangère. Bientôt ces lieux, à raison de leur climat, de leurs remarquables pouvoirs d'eau, de l'importante voie de communication qui les relie à nos grands centres de commerce et aux marchés de nos industriels voisins, seront comme le renier du Canada. Il y a là espace pour ces milliers

de nos compatriotes qui errent à l'étranger et y dé- pensent des forces et une intelligence dont nous avons si grand besoin. Nouveaux enfants prodiges, le mal- heur des temps les force à revenir à nous aujourd'hui : efforçons-nous donc de ne pas leur faire regretter les *oignons d'Egypte*. Faisons même pour eux ce que l'on n'a pas cru devoir faire pour ces généreux enfants, fidèles à l'amour de la patrie, que nous avons vus sur- monter tant de difficultés pour ouvrir les Bois-Francis, et montrer à tous la route si bien connue maintenant des cantons de l'Est.

Abbé C. TRUDELLE.

## LES GENS QUI POSENT

UN TRAVERS BIEN HUMAIN

Poser, dans le sens que nous lui donnons ici, est en- core un mot emprunté à la langue des artistes, qui a déjà fourni tant de nouvelles et pittoresques expres- sions.

Napoléon Landais définit ainsi le mot poser :

" On dit d'une personne qu'elle pose, qu'elle pose tou- jours, lorsqu'elle se croit obligée de conserver une attitude soit affectée, soit naturelle, de manière à produire ou à ne pas donner prise contre elle. "

— Tout le monde pose, ou a posé plus ou moins à certains moments de sa vie.

Il y a des gens qui posent toujours.

\* \*

Généralement on pose à ce qu'on n'est pas, ou l'on exagère ce qu'on est.

L'avare vous prouvera clair comme le jour qu'il dé- pense beaucoup trop, et le prodigue se vantera de son économie.

— Mes moyens ne me permettent pas de consacrer \$2,000 à telle dépense, vous dira le millionnaire, avec une fausse humilité. Son voisin, qui n'a rien, parlera de ces \$2,000 comme d'une bagatelle.

J'ai connu un jeune homme fort sage, fort rangé, propre et minutieux comme un bureaucrate, et timide comme une jeune fille qui n'a jamais été en pension. Sa manie est de passer pour un mauvais sujet.

Chaque fois que ses amis ont un service à lui de- mander, ils ne manquent jamais de l'aborder en lui reprochant sa mauvaises conduite et le dérèglement de ses mœurs.

" Tu es trop compromettant, neus ne sortirons plus avec toi ! " lui disent effrontément les plus flatteurs.

Alors, sa figure s'épanouit, et sur la feinte modestie avec laquelle il repousse les accusations, on voit percer l'orgueil et la joie.

A l'entendre, le rhum n'a goût de rien, le punch est toujours trop faible, et le tabac trop doux ; et ce- pendant, il est incapable de rien prendre sans se rendre malade.

Bref, il pourrait être *rosière*, dans son sexe, et il pose pour le mauvais sujet !...

LES SPÉCIALISTES DE LA POSE

Pour classer, diviser, subdiviser et décrire les nom- breuses variétés de gens qui posent, il faudrait un nouveau Buffon : encore y perdrait-il son français.

Il y en a qui, dans la pose, descendent aux spéciali- tés les plus minimes.

Un individu, que l'on m'a montré, est vraiment ori- ginal, dans son genre. La nature l'a doué d'un nez fort bien fait, terminé par deux narines, minces et mobiles. Dès qu'il s'aperçoit qu'une femme le regarde, il feint d'éprouver quelque vive émotion, — tendresse ou colère, haine ou pitié, — et les bienheureuses narines de palpiter, comme les ouïes d'un poisson qu'une main cruelle vient d'arracher à son humide élément... Ce monsieur pose pour les narines.

UN CLASSEMENT DIFFICILE

S'il était possible de classer d'une manière satisfai- sante les divers genres de poses, voici les principales catégories que j'établirais :

L'homme sérieux ;  
L'homme d'esprit ;  
L'homme à la mode ;  
Le viveur ;  
L'homme à bonne fortune ;  
Et l'homme fort. Cette dernière catégorie appartient particulièrement à la campagne et aux petites villes. Quant aux femmes, les divisions sont encore plus difficiles à établir :  
Il y a la bonne mère ;  
La femme de ménage ;  
La femme d'esprit ;  
Le bas bleu ;  
La femme romanesque ;  
La femme à la mode ;  
Pour les subdivisions, le nombre s'étend à l'infini.

L'HOMME SÉRIEUX

Arrêtons-nous aujourd'hui au *type* qui pose pour l'homme sérieux.

L'homme sérieux à lui seul fournirait 365 articles, à raison d'un par subdivision.

Notez bien que je commence par mettre de côté les gens véritablement sérieux, c'est à-dire, non seulement les savants et les génies de toute espèce, mais auss les individus ayant des occupations réelles, utiles à eux-mêmes ou à la société.

L'homme sérieux dont je parle ici, c'est le grand homme à l'air rogue et prétentieux, tout de noir ha- billé, comme le page de Marlborough, en habit dès le matin, la tête toujours emprisonnée entre deux poin- tes empesées qui semblent collées sur des favoris dont la symétrie ferait honte à la bordure de buis la mieux taillée.

Il marche tout d'une pièce et s'emporterait les lèvres avec les dents, plutôt que de compromettre sa dignité d'emprunt par un éclat de rire.

— J'espère que vous allez danser une polka ou un quadrille, monsieur Sérieumann ! lui dit de sa voix la plus gracieuse une pauvre maîtresse de maison en quête de danseurs.

— Je ne danse jamais, madame, répond M. Sérieu- mann, du bout des lèvres, et son regard étonné semble dire :

Comment pouvez-vous m'adresser cette question N'est-il pas écrit sur ma physionomie, dans mon main- tien, que j'ai des choses trop sérieuses en tête pour m'occuper de pareilles futilités ? Que deviendraient l'Europe et l'Amérique si je perdais mon temps dans de frivoles amusements ?

Puis il va s'asseoir à une table de whist, — car il est reconnu qu'un homme sérieux peut et doit jouer au whist.

Que fait ce jeune homme si grave, si austère, si avare de son temps et de ses paroles ?

— Rien.

— Qu'a-t-il fait jusqu'ici ?

— Rien.

— Que sait-il ?

— Rien.

C'est un homme sérieux.

Et presque toujours, il se trouve quelqu'un qu ajoute :

C'est un homme qui fera son chemin.

Cette dernière réflexion est généralement juste. Un brevet d'homme sérieux est une sorte de diplôme d'aspirant à certaines fonctions gouvernementales.

Cette nombreuse catégorie d'hommes sérieux forme une pépinière dans laquelle les gouvernements et les papas des filles à marier viennent, de temps à autre, chercher quelques plants.

On prend d'habitude, non pas les meilleurs, mais les mieux *famés*, c'est-à-dire ceux que leur fortune, leurs relations et leurs protections ont élevés au-dessus des autres.

\* \*

Jadis, on ne visait guère à l'homme sérieux qu'à partir de trente ans.

Maintenant, on commence à dix-sept ou dix-huit ans ; la jeunesse actuelle est si précoce !

## PREMIÈRE SAINTE AMÉRICAINE

Des recherches très actives sont à se faire actuelle- ment, afin de collectionner tous les faits et documents qui permettront de travailler à la canonisation du pre- mier sujet américain. Le Rév. P. S. McHale, président de l'université de Niagara, a reçu de Rome l'autorité de commencer les démarches préliminaires à la béatification de la Mère Elisabeth Seton, qui fonda aux Etats-Unis l'ordre des Sœurs de la Cha- rité.

Elisabeth-Ann Seton était la fille du Dr Richard Bailey, un des médecins les plus en renommée du temps, dans New-York. Il fut pendant de longues an- nées officier de santé du port, et mourut le 17 août 1801, âgé de soixante-six ans. Son corps repose dans le vieux cimetière de port Richmond, R. I.

Mlle Bailey se maria en 1799, à W.-M. Seton, qui appartenait à une vieille et respectable famille écos- saise. De cette union naquirent quatre enfants. M. Seton mourut en Italie, le 21 décembre 1803, au cours d'un voyage qu'il avait entrepris dans l'intérêt de sa santé et la veuve retourna à New-York, où elle ouvrit une école pour subvenir aux besoins de sa fa- mille. Elle se convertit à la foi catholique, en 1805, et quatre ans plus tard, elle venait demeurer à Balti- more.



C'est à ce dernier endroit qu'elle conçut l'idée de fonder une communauté religieuse, qui se dévouerait spécialement aux femmes et aux enfants. Grâce à la générosité d'un autre converti, le Rév. Francis Cooper, elle put acheter une ferme, à Emmitsburg, Ind., et là, adoptant les règlements de la St-Vincent de Paul, en vogue en France avant la révolution, elle fonda, en 1810, l'ordre des Sœurs de la Charité. Dès cet humble début, la communauté n'a cessé de progresser et de prospérer, jusqu'à ce jour, où elle passe aujour- d'hui aux Etats-Unis pour l'une des communautés les plus importantes du pays. Deux de ses filles entrèrent aussi dans l'ordre.

Feu l'archevêque Bailey, de Baltimore, était son neveu, et le Très Rév. Robert Seton, de Jersey City, le premier Américain qui fut honoré par le Pape de la dignité de prélat, était son petit-fils. La Mère Seton mourut à Emmitsburg, le 4 janvier 1821.







## LES BALANCES

Il y avait à Bagdad, sous la gloire du calife abasside Haroun-al-Raschid, et en l'année 175 de l'égire (de N.-S.-J.-C. 792) un homme qui s'appelait Marouf et qui était boulanger. Car, en dépit de leur commune origine et de leur égalité misérable devant la douleur et devant le trépas, tous les hommes ne sauraient être califes ; et le rêve de ceux qui, par violence ou persuasion, voudraient placer tous les hommes sur le même niveau, de quelque ingéniosité qu'on le pare, va droit à l'encontre des intérêts de l'humanité, laquelle, en ces temps fougueux et rudes comme en notre âge raisonneur et circonspect, a toujours montré autant d'aversion pour l'uniformité que de penchant naturel pour le pain blanc et cuit à point.

Si le Créateur, dans son infinie munificence, nous a donné le froment, il convient de ne pas oublier que, dans son impénétrable justice, il nous a défendu de l'utiliser pour notre nourriture tel qu'il sortit de ses augustes conceptions. Il fallait que le froment ne fût pas directement comestible, sinon la malédiction dont



le Seigneur avait chargé Adam et sa postérité se serait trouvée partiellement nulle et sans effet.

C'est pourquoi, malgré leur superbe, les hommes se verraient, à l'égard du froment, dans la situation pénible des pourceaux à l'endroit des perles fines, si certains d'entre eux ne s'étaient avisés de moudre le grain, de pétrir la farine avec l'eau des fontaines et de l'exposer, ainsi préparée en petits tas, à l'ardeur des fours.

Donc, concurremment avec d'autres habitants de Bagdad, Marouf exerçait cette industrie humble et pacifique autant que nécessaire ; c'était un homme de mœurs sages qui vivait simplement et savait apprécier la douceur de la simplicité. Il ne se connaissait pas d'ennemis, car il refusait de vendre à crédit et, par ainsi, il évitait de provoquer les hommes à l'ingratitude, vice fertile en propos calomnieux et désobligeants.

En outre, il jouissait de l'estime de sa pratique, parce qu'il était honnête homme et qu'il ne falsifiait les poids que juste de ce qu'il convient pour ne pas manquer de civilité envers le génie du Négoce.

Un soir qu'il goûtait la fraîcheur au seuil de sa boutique en observant des enfants qui jouaient aux osselets, il fut abordé par un inconnu, lequel l'informa qu'un grand malheur lui était arrivé. Marouf, rempli d'inquiétude, pressa cet officieux de s'expliquer avec plus d'abondance, et il apprit qu'un vaisseau chargé de farine dont il attendait impatiemment la venue s'était perdu corps et bien dans le Tigre.

A cette nouvelle funeste, Marouf arracha son bonnet et jeta des cris si effroyables que les enfants s'enfuirent à toutes jambes, laissant là leurs osselets. Après quoi, selon l'usage, Marouf accabla le fâcheux porteur de mauvaise nouvelle sous les flots tumultueux de malédictions savamment graduées.

Le lendemain, Marouf, se voyant ruiné, ferma la boutique et se hâta vers le Tigre pour y répandre les malédictions et les invectives qu'il avait composées durant son insomnie. Occupé de ce soin, il erra sur les rives du fleuve jusqu'au bord de la nuit dont la mélancolie l'incita à gémir sur lui-même et à se maudire à l'exclusion d'autrui. Mais, et de quelque égoïsme que nous nous flattions, comme nous dépendons toujours de quelqu'un ici-bas, notamment de ceux qui ont été l'occasion de notre venue en cette vallée de larmes, Marouf n'omit point d'exécuter le jour de naissance de son père et celui de la naissance de sa mère. Ne pouvant agir de même, à l'égard de sa descendance, vu qu'il en était démuné par le fait de son célibat, il remonta jusqu'au septième degré en son ascendance, et il entamait le huitième lorsqu'il trébucha et pensa donner du front en terre d'une façon brusque et déplaisante.

Cherchant à découvrir la cause de son faux pas, il trouva parmi les herbes une bouteille de verre noir, cachetée d'un sceau de plomb, et d'une forme insolite. Ne doutant point qu'elle ne recelât quelque breuvage généreux propre à distraire son chagrin, il résolut de l'emporter chez lui.

A la vue de son magasin, des rayons disposés pour recevoir les pains et qui, à cette heure, se présentaient aussi vides que les replis de son estomac, il sentit renaître sa douleur, et, tout en larmes, il s'alla cacher dans un recoin sombre de son arrière-boutique où il déposa la bouteille sur une table boiteuse. Là, il recommença de pleurer piteusement, et, considérant ses grandes balances qui pendaient, inutiles, accrochées à une solive du plafond, il s'arracha des mèches de cheveux avec des mouvements si violents et désordonnés qu'il souffleta la bouteille, par mégarde, et la fit choir sur le sol où elle s'abîma dans un grand fracas.

— Par Allah ! Voici bien le comble et la couronne de mes maux et de mes infortunes ! s'écria le boulanger en se frappant la poitrine. J'avais quelque raison d'espérer une assistance du liquide contenu en ce flacon, et il faut que ma maladresse le répande inutilement sur la terre battue ! J'ai tant de dépit de cette disgrâce nouvelle que je ne sais ce qu'il est à propos de faire en la conjecture où je suis !

Comme il achevait ces mots, il fut ébloui par une clarté singulière qui s'élevait du sol. Le boulanger, à sa grande surprise, s'aperçut que cette clarté s'échappait des débris de la bouteille, laquelle semblait exhaler comme une sorte de fumée lumineuse. Cette fumée ne tarda point à se réunir et à former un corps de femme d'une majesté si imposante que Marouf, saisi de trouble, se hâta de se prosterner. Alors, cette femme prit la parole en ces termes :

— Qu'il te plaise, Marouf, de congédier toute crainte et de te reposer en l'assurance que je te donne de ma bienveillance. Tu contemples en moi la fée Zelmaïde que le géant Azelma, par dépit d'amour, enferma dans cette bouteille, il y a six cents ans, environ.

— Madame, répondit le boulanger, s'il m'était permis d'exprimer une opinion, je dirais que cet Azelma, encore que géant, manquait de gentillesse et de courtoisie.

— Il manquait aussi de bien d'autres choses, répartit la fée, puisqu'il n'avait qu'un œil et six dents. Mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit présentement, Marouf, puisque tu m'as délivrée de la prison où j'étais recluse par sortilège et maléfice, j'ai dessein de te témoigner ma gratitude pour cet insigne bienfait. Prends ce poids que j'aperçois sur la dalle et pose-le sur un des plateaux de tes balances. Marouf obéit. Le plateau entraîné tomba sur le sol, tandis que l'autre s'élevait vers le plafond.

— Ce poids, Marouf, reprit la fée, représente l'amas des douleurs et des afflictions qui te sont réservées, ainsi qu'à tout mortel. Considère maintenant le poids des bonheurs qui doivent le compenser.

En achevant ces paroles, la fée s'approcha des balances et versa dans le





plateau vide le contenu d'une petite bourse qu'elle avait à sa ceinture. Marouf, voyant cette bourse, la jugea si menue qu'il ne pût s'empêcher d'avoir un mouvement d'humeur.

—Voici, se dit-il, pour beaucoup de mal, très peu de bien, et la vie, certainement, ne vaudrait pas la peine de vivre, si Mahomet n'avait pris soin de nous décrire les délices du Paradis qui doivent récompenser notre résignation.

Toutefois, il reprit quelque vaillance en constatant la manière prodigieuse dont la bourse en usait. Car elle était fée, comme l'aimable dame qui la possédait et elle répandit une si grande quantité de sequins que le gros poids en fut soulevé et que les deux plateaux ne tardèrent point à se trouver également chargés.

La fée borna ses libéralités à ce résultat, et raccrocha la bourse à sa ceinture.

—Marouf, dit-elle, estime-toi désormais un homme heureux puisque, par ma vertu, les joies et les chagrins te sont également départis. Mais garde-toi de toucher à ces sequins, lesquels, ainsi que je te l'ai dit, représentent ta part de bonheur. Si jamais le plateau néfaste l'emportait sur le plateau favorable, tu deviendrais derechef la proie de l'adversité. Ayant dit, elle frappa dans ses mains. Son corps, plein d'agrèments austères, reprenant son apparence fumeuse, disparut par la lucarne. De cette apparition merveilleuse il ne demeura qu'un rayon de lune caressant et laiteux.

Marouf, resté seul, ne manqua point de méditer sur cette étrange aventure par où il se voyait possesseur d'une quantité considérable de sequins auxquels il lui était interdit de toucher. Mais comme il était pourvu de quelque philosophie, il sentit bien qu'il se trouvait en présence de choses surnaturelles dont le sens devait échapper à son faible entendement, et prenant le sage parti de ne s'y pas appesantir, il se coucha pour goûter les bienfaits du sommeil. A son réveil, il apprit que le vaisseau chargé de farine qu'il croyait perdu entrait sans dommage dans le port de Bagdad.

Marouf rendit grâces à Dieu, à la fée Zelmaïde, et il ne faillit point de courir sur les bords du Tigre pour y exprimer sa gratitude en bénédictions ingénieusement variées. Après quoi, par mesure de précaution, il entoura ses balances merveilleuses d'une cloison de bonnes planches afin que nul ne fût tenté de s'en approcher.

Et Marouf reprit les occupations de son commerce avec tant de prospérité que les filles du voisinage, en quête d'un époux qui leur procurât, en échange de leur tendresse, une existence facile et aisée, remarquant l'heureux état de ses affaires, souhaitèrent de partager son destin et le favorisèrent d'oeillades langoureuses.

Marouf, qui était un homme honnête et bien appris, fort embarrassé au milieu de toutes ces grâces égales, craignant que son choix ne fit des jalouses et n'affligât celles d'entre les filles sur lesquelles il ne tomberait point, restait célibataire, et il ne s'en trouvait pas plus mal. Mais, un jour qu'il errait dans la campagne, il aperçut une fille de corps menu et frêle qui, prosternée au bord d'une source, paraissait vouloir y étancher sa soif, à même la nappe des eaux. S'étant approché, il appréhenda que la fille ne chût dans la source et, tirant de sa ceinture une coquille de la nacre la plus fine, il l'offrit en disant avec toute la politesse dont il disposait :

—Madame, la posture où vous vous trouvez n'est rien moins que commode, et vous auriez plus d'agrément à vous désaltérer si vous usiez de la coupe que voici.

En entendant ce discours, la fille leva son visage, et Marouf fut si vivement frappé de l'éclat de cette beauté qu'il pensa laisser tomber sa coquille de nacre. La fille ne fut pas sans remarquer le désordre où elle avait mis ce grand garçon, et elle ne put s'empêcher de lui découvrir du mérite.

—Je n'ai que faire, monsieur, répondit-elle d'une voix anasi douce que son regard je n'ai que faire de votre coquille, car, telle que vous m'avez surprise au bord de cette source, je n'étais pas occupée à étancher ma soif, mais bien à me mirer.

Marouf répliqua que la fille avait beaucoup d'excellentes raisons de se plaire à se mirer, car il n'avait jamais vu de beauté qui approchât de celle de l'objet délicieux qui se tenait devant lui. Il ajouta quelques autres propos pour s'éclaircir de la qualité de la belle inconnue, et celle-ci montra beaucoup de bonne grâce à satisfaire sa curiosité. Marouf apprit que cette aimable personne se nommait Amine et qu'elle faisait l'ornement d'une caravane qui descendait d'Edesse vers la mer.

—Mais, ajouta-t-elle, j'avais conçu une grande lassitude à cheminer de la

sorte et, jugeant que Bagdad présentait toutes sortes d'amusements et de richesses propres à contenter une fille de bon goût, j'ai laissé la caravane poursuivre son chemin. Par malheur, j'ai perdu mon miroir en sautant de mon chameau et je ne me serais pas consolée de cette infortune si je n'eusse rencontré cette source limpide où j'ai pu réjouir mes yeux à en contempler le reflet.

Cependant, Marouf sentait tout à coup battre en lui un cœur de père et il se disait qu'il serait bien heureux si les filles qui naîtraient de lui pouvaient un jour ressembler à cette personne parfaitement pourvue de charme et de beauté.

Il dit, tout pénétré d'admiration :

—Madame, même pour jouir de votre propre reflet, le miroir de la source vous contraint à une attitude incommode. Si vous daigniez vous approcher de mon indigne personne, vous trouveriez dans mes yeux deux miroirs fidèles et reconnaissants où vous contempleriez votre incomparable beauté concurremment avec l'amour incomparable qu'elle a su inspirer à mon cœur.

Elle fit comme il l'en priait, et, Marouf lui ayant exposé l'heureux train de ses affaires, elle consentit volontiers à devenir sa femme.

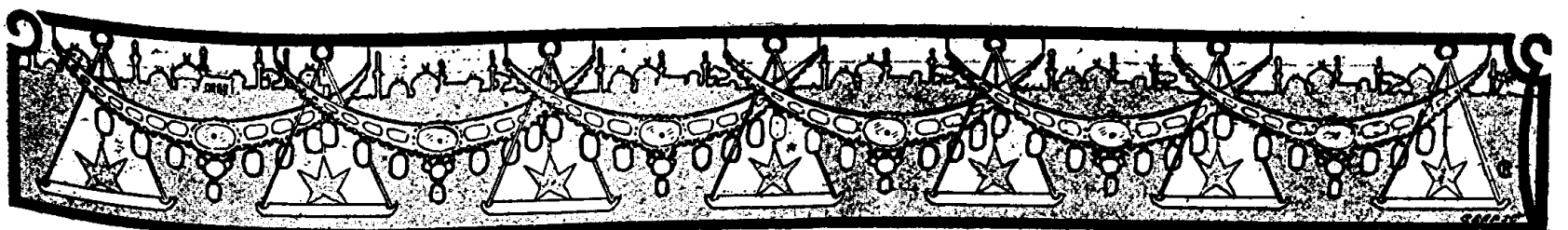
Après des noces plaisantes et magnifiques, Marouf reprit les occupations de



son commerce, ne cessant de bénir le destin et de lui marquer sa gratitude par l'agrément qu'il procurait à sa tendre compagne. Mais, comme la nuit succède au jour, le sort changea de conduite, et, quoi qu'il entreprit, Marouf se vit constamment poursuivi par l'insuccès. Alors, il songea à consulter les balances merveilleuses qu'il avait complètement négligées tant l'amour qu'il portait à sa femme lui laissait peu de loisirs. En approchant de la cloison dont il avait protégé les balances, il fut grandement surpris de voir qu'une des planches avait été soulevée, mais sa surprise fit place à la plus vive douleur quand il aperçut le plateau funeste gisant à terre et le plateau favorable, démuné de ses sequins, remoué vers le plafond.

A cette vue, il se souvint des paroles de la fée Zelmaïde, et, ne doutant point qu'il ne fût désormais condamné à la pire adversité, il jeta son bonnet et commença de s'arracher des mèches de cheveux en gémissant des imprécations lamentables.

Attirée par le bruit, Amine ne tarda pas à se montrer. Informée de la cause qui faisait gémir son époux, elle se répandit en larmes à son tour, disant que la



curiosité l'avait incitée à soulever une des planches et que, découvrant ces sequins qui paraissaient inutiles et oubliés, elle n'avait pas cru mal faire en les prenant pour les donner aux marchands juifs et chrétiens, lesquels vendent les objets qui concourent à parer la séduction des femmes et à donner plus de piquant à leur conversation.

— Hélas ! Quatre et cinq fois hélas ! s'écriait Marouf au comble du désespoir. Voici que le mauvais sort est sur notre demeure et nous n'avons plus qu'à mourir.

Cependant Amine, qui s'était éloignée, revint en simple robe de dessous et portant dans ses bras nus des étoffes, des rubans et une multitude d'écrins de prix.

— Voici, dit-elle, ce que les marchands juifs et chrétiens m'ont donné en échange des sequins. Souffre que je pose ces objets sur le plateau ; peut-être redescendra-t-il.

Comme elle était bien trop petite pour atteindre aussi haut, Amine monta sur un escabeau et jeta pêle-mêle ses parures dans le plateau. Mais le plateau ne bougea point. Marouf, de son côté, apporta tous les sequins qu'il put trouver dans la boutique et ce fut avec le même insuccès.

— Hélas ! reprit le boulanger. Amine, mon pauvre petit cœur, ce que tu as dérobé pour te faire plus belle et plus désirable, ce que tu as cru être des sequins n'avait de l'or que l'apparence. Mais en réalité ces pièces d'or représentaient la part des joies et des allégresses qui m'étaient réservées. Et tes blanchés mains innocentes ont inconsiderément jeté au vent ces allégresses et ces joies.

— Sont-elles vraiment toutes envolées au vent ? demanda Amine avec un regard de tendre reproche, et comptes-tu pour néant les joies que je t'ai données, ô mon époux, et celles que je suis encore apte à te donner.

Il convint qu'à ce propos il lui devait beaucoup de reconnaissance, mais il n'en continua pas moins de gémir.

Alors Amine dit d'un ton résolu et brave :

— Marouf, qu'il te plaise de m'enlever dans tes bras robustes et de m'asseoir dans le plateau.

— As-tu donc perdu l'esprit, Amine, mon pauvre petit cœur, riposta Marouf avec égarement.

— J'ai l'esprit lucide, Marouf, répondit la jeune femme, et je prétends te le prouver. Ne me répètes-tu pas fréquemment, ô mon époux, que je suis l'âme de ton âme, le souffle de ta vie, la fleur vivante de ton jardin et l'heureuse lumière de tes jours. Si ces propos, qui me flattent et que je ne me lasse jamais d'écouter, sont sincères, il me paraît que je puisse me substituer sans désavantage aux sequins dissipés.

Quoiqu'il demeurât plein d'incrédulité, Marouf consentit à saisir la jeune femme et, avec des précautions infinies, il posa dans le plateau cet objet aussi fragile que précieux. A peine Amine fut-elle assise que le plateau, soulevant le poids funeste, descendit lentement et s'arrêta au niveau même du plateau malchanceux.

Marouf, émerveillé de ce résultat, se prosterna pour louer le Seigneur.

Et il avait raison de rendre grâce à la Providence puisque, par elle, il était instruit de cette vérité, à savoir qu'il n'est point d'adversité dont l'amour ne sache être vainqueur et que, pour lutter contre le sort funeste, il n'est point d'amas de sequins, si considérable soit-il, auquel ne puisse suppléer l'ingénieux et tendre dévouement d'une femme fidèle, pourvue de jeunesse et d'attraits vertueux.

GUSTAVE GUESVILLER.

(Illustrations de Henry Carichet).

## SOIRÉE DE FAMILLE

Les Artistes des Soirées de Famille nous donneront, jeudi prochain, 21 février, une œuvre complètement inédite. C'est la première fois que le fait se présente aux Soirées de Famille.

La pièce qu'on nous donnera, ce soir-là, est *Antoinette de Mirecourt* ou *Mariage secret et Chagrins cachés*. C'est un drame de salon en quatre actes que MM. Elzéar Roy et Adélar Lacasse ont tiré du roman de Mme Leprohon. Le roman de Mme Leprohon est certainement une de nos meilleures œuvres canadiennes. Il a eu une très grande vogue.

La scène se passe à Montréal.

Il représente un mariage secret fait malgré la volonté de ses parents et les lois de l'Eglise. Tout l'intérêt de la pièce repose surtout sur les remords et les douleurs d'Antoinette. Elle comprend enfin qu'elle n'a obéi qu'à un caprice et aux menées romanesques de sa cousine, et elle se sent enchaînée pour la vie, jusqu'à ce que la mort du Major la rende libre.

Les costumes sont très brillants. La maison Ponton est à les préparer avec le plus grand soin. Ils représentent les costumes des officiers anglais et des gentlemen français à l'époque de la conquête du Canada par les Anglais. Le rideau lève sur un bal chez Madame D'Aulnay et fournit les décors les plus brillants.

La distribution est très nombreuse. Elle comprend à peu près toute la troupe des Soirées de Famille. Mr Elzéar Roy tiendra le principal rôle dans le personnage du major Sternfield. Nous verrons en outre MM. Tremblay, Naud, Duhamel, Bédard, Emmanuel, Denis, Bégin, Morin, etc. Mr Victor Dubreuil a accepté un rôle pour la circonstance. Madame Denis créera le rôle d'Antoinette de Mirecourt. On verra en outre Melles Calder, Croteau, et enfin Madame Chapdelaine.

Comment on voit, cette soirée promet d'être des plus brillantes.

Un public distingué y assistera.

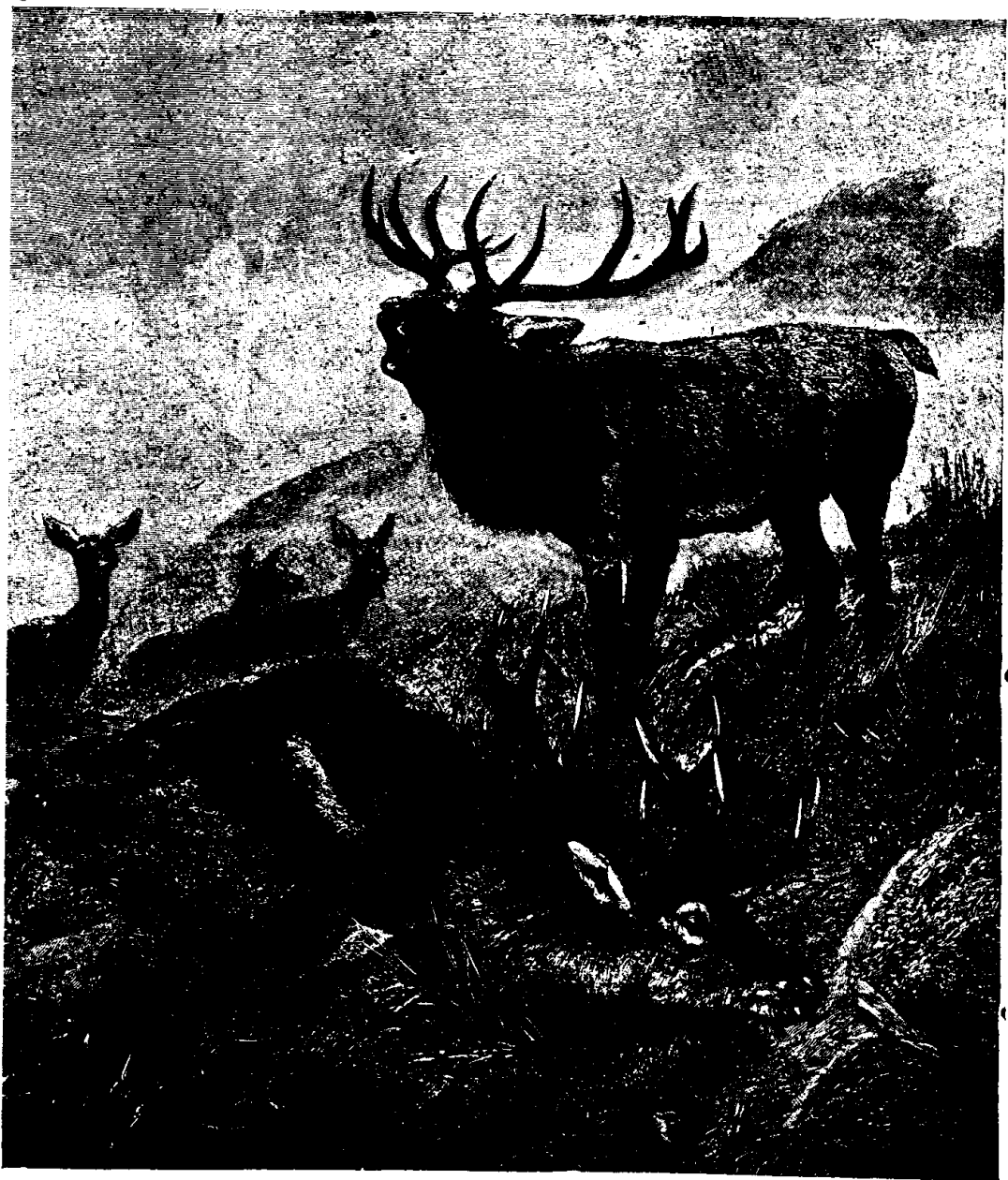
## PRIMES DU MOIS DE JANVIER

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ pour les numéros du mois de JANVIER, qui a eu lieu samedi le 2 courant, a donné le résultat suivant : Gagne une piastre ou 6 mois d'abonnement chacun :

|       |        |        |        |        |        |
|-------|--------|--------|--------|--------|--------|
| 54    | 5,274  | 12,764 | 21,162 | 27,569 | 33,904 |
| 371   | 5,633  | 12,896 | 21,752 | 28,377 | 34,071 |
| 429   | 6,243  | 12,982 | 22,134 | 29,584 | 34,222 |
| 632   | 6,755  | 13,161 | 22,254 | 30,269 | 34,344 |
| 863   | 7,163  | 14,342 | 22,636 | 30,606 | 34,543 |
| 946   | 7,874  | 15,251 | 23,171 | 31,181 | 34,985 |
| 1,161 | 8,381  | 16,674 | 23,848 | 31,425 | 35,164 |
| 1,335 | 9,192  | 17,352 | 24,197 | 31,873 | 35,377 |
| 2,115 | 10,203 | 17,586 | 24,510 | 32,145 | 36,285 |
| 2,272 | 10,245 | 18,247 | 24,831 | 32,815 | 37,349 |
| 3,545 | 10,270 | 19,258 | 25,121 | 32,963 | 37,807 |
| 3,834 | 10,349 | 20,294 | 25,343 | 33,167 | 38,271 |
| 3,932 | 11,467 | 20,360 | 26,446 | 33,682 | 39,522 |
| 4,326 | 11,531 | 20,611 | 27,075 | 33,739 | 39,713 |
| 4,711 | 11,623 | 20,901 | 27,239 | 43,840 | 40,000 |

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JANVIER, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal dans les 30 jours, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Tout Français nait vaudevilliste, ou a peu près, et ne conçoit pas plus haut que le vaudeville. Ecrire pour un tel public, quelle dérision ! quel pitié ! quel métier ! ! Les Français, n'aiment ni le théâtre, ni la lecture, ni la musique, ni la poésie, mais la société, les salons, l'esprit, la prose. — ALFRED DE VIENY.



LA CHASSE DANS NOS FORETS. — La mort du cerf

# AU COIN DU FEU



SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

## L'EMPLOI DU TEMPS

C'est un don inné que celui de savoir employer utilement son temps. Mais il peut s'acquérir ce don, car il réside parfois chez nous à l'état latent. Il peut être fertilisé par le bon exemple et par l'éducation.

Il est certain qu'on doit attribuer à chaque effort une importance exactement en rapport avec celle du résultat à atteindre. Il est bien inutile d'aller au delà du but. Qui, parmi nous, n'a pas remarqué la fièvre dans laquelle se démènent certaines personnes pour les choses les plus ordinaires et pour arriver, le plus souvent, à ne rien produire.

Dans le peuple on les appelle "des faiseuses d'embarras". S'agit-il de faire le moindre travail, ces personnes déploient une énergie extraordinaire, vont, viennent, parlent, s'agitent et ne terminent rien. Elles sont toujours en retard, ne sont d'aucune utilité sur terre, ressemblent à la mouche du coche et demeurent persuadées que sans leur activité dévorante tout irait fort mal.

D'autres ont le défaut contraire. Chez elles c'est la force d'inertie qui domine. Elles font les choses selon leur bon plaisir, sans la moindre régularité et selon leur caprice.

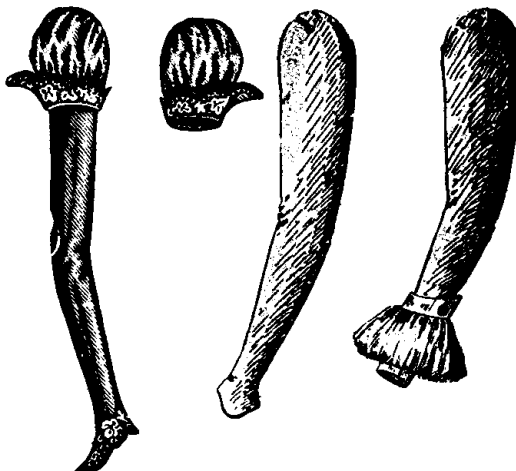
Elles donnent un rendez-vous et n'y vont pas, parce qu'elles sont fatiguées ou qu'elles ont trouvé quelque petite occupation qui les amuse davantage. Par exemple, elles liront le journal au lieu de s'habiller pour sortir. Elles n'ont aucun souci de l'heure, ce qui ne se fait pas le jour même peut se faire le lendemain.

Enfin il est une troisième catégorie de personnes, très sérieuses et animées de la meilleure volonté, qui emploieront mal leur temps et leur activité, non pas que l'emploi soit mauvais et soi-même, puisque toute besogne doit se faire, mais seulement en ce sens qu'il est bon de savoir choisir parmi les nombreux travaux que comporte l'administration d'une maison, ceux qui peuvent rapporter le plus, étant donné les moyens intellectuels de chacune de nous.

Voici, je suppose, un ménage dont les ressources sont limitées. Le chef de la famille, car il y a de jeunes enfants à la maison, fait tout son possible pour apporter au logis la plus grande somme de bien-être. De son côté la femme administre le budget avec ordre et parcimonie. Elle dépense le moins qu'elle peut et fait elle-même la plus grande partie de la besogne.

Mais dans le travail, il est des besognes variées. C'est à elle de se rendre compte à quoi elle est propre, soit par son instruction, soit par ses talents. Un travail intelligent est plus rémunérateur qu'une besogne servile. Quand je dis besogne servile, je ne veux nullement médire des soins à donner au ménage, tout travail étant par lui-même infiniment respectable, mais je veux seulement dire que si cette dame est apte à instruire ses enfants, est capable de leur apprendre des arts d'agrément, il lui sera beaucoup plus avantageux de le faire que de pâlir sur des guénilles à raccomoder ou de laver sa cuisine et sa vaisselle. Elle trouvera pour ces soins une femme de journée à bon compte, tandis qu'il lui faudra payer fort cher institutrices et professeurs.

J'ai vu de jeunes femmes instruites passer des journées à laver du linge pour économiser trois francs, tandis qu'elles payaient des couturières pour faire leurs robes et celles de bébé. Il est certain que c'est là un métier de dupe et qu'un blanchissage et une femme de ménage coûtent moins cher qu'une couturière.



Transformation de manches

Donc quand on peut le plus, il ne faut pas faire le moins. Il y a souvent dans ce choix d'humble besogne une grande paresse d'esprit. Il ne faut pas une intelligence remarquable pour récupérer des casseroles. L'esprit, tandis que la main nettoie ou reprise, peut vagabonder à son aise, sans fatigue, ni réoccupation. Il



Corsages d'intérieur

faut donc songer à l'emploi judicieux de son temps d'après ses aptitudes et ce qu'on a appris.

La femme aide son mari de bien des manières. En tenant la comptabilité, en élevant ses enfants, en faisant les travaux de couture, etc., etc.

Puis, de cette question d'économie domestique, il

ressort la question d'ordre. J'aime que chaque chose soit en place et qu'on ait une place pour chaque chose. J'aime les meubles brillants, les glaces dépourvues d'inconvénances de mouches, les tiroirs bien rangés et la vaisselle propre.

Il faut convenir qu'en ayant soin de ne pas salir et de remettre chaque objet à sa place lorsqu'on s'en est servi, la besogne est bien simplifiée et que le temps est trop précieux pour l'utiliser seulement à faire le ménage et le repassage.

Il n'y a pas que les femmes dans une situation modeste que soient susceptibles de mal employer leur temps. Les femmes riches sont malheureusement trop disposées à cela. Il en est qui passent leur journée devant leur miroir, d'autres qui mettent leur gloire à exécuter des travaux à la main, difficiles, longs et minutieux qui sont relégués dans des caisses en attendant qu'elle en trouvent l'emploi. J'en connais une qui a passé des mois à ourler à jours des draps qu'elle aurait eu tout ourlés à jours pour le même prix que ceux qu'elle ourlait, dans n'importe quel magasin de nouveautés. Une autre, très riche, a emporté à la mer plusieurs douzaines de serviettes à ourler et marquer. Il en est qui épousettent leurs bibelots de vitrines toute la journée. Je connais aussi une jeune dame dont le plus grand plaisir consiste à ranger les brins de laine de ses tapisseries par sortes, brins, couleurs et nuances dans de petites enveloppes, brodées et doublées de soie. C'est très gentil, mais le classement de toutes ces soies et laines est à recommencer chaque fois qu'on s'en sert. Il en est de même des agrafes et boutons arrangés dans des boîtes par rang de taille, grosseurs et formes. Il y a loin du désordre de certaines corbeilles à ouvrage sous les fils s'emmêlent dans les agrafes et dans lesquelles les boutons errent par hasard, à cette manie de rangement qui prend le temps sans bénéfice pour personne. En tout il faut un juste milieu, l'excès d'ordre est aussi coupable que le contraire, parce que mille soins nous réclament, qui tous demandent un peu de notre temps. Certainement, j'admire les femmes riches qui s'usent les yeux à broder de belles choses et celles moins fortunées qui font d'admirables reprises perdues dans de vieux torchons, mais je ne puis m'empêcher de trouver que leur temps pourrait être employé de manière plus judicieuse, plus utile, plus profitable aux autres et à elles-mêmes.

BL. DE GÉRY.

## CARNET MONDAIN

Le 11 février 1901, M. Jules-U. Mathieu, avocat, de Montréal, conduisait à l'autel Mlle Elmoise Charpentier dit Gérard, de New-Bedford, Mass. La bénédiction nuptiale a été donnée par M. l'abbé Troie, à l'église Notre-Dame de Montréal.

# LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

Une dépêche de New-York annonce que le roi des Belges a l'intention de donner au maire de cette ville, M. Van Wyck, la royauté héréditaire de l'île Van Wyck, dans les régions polaires. C'est l'expédition antarctique belge qui découvrit cette île et lui donna le nom du maire de New-York.

La surface en est d'environ six milles carrés ; elle se trouve dans le détroit Belgica et s'élève à environ mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Les seuls habitants qu'on y rencontre sont des pingouins et des phoques à fourrure.

L'école du journalisme de Paris vient de délivrer son premier diplôme ; il a été obtenu par un étudiant suisse, M. Centurier, après deux ans de cours.

Le jury était composé de M. Georges Renard, ancien doyen de la Faculté des lettres de Lausanne, président ; et de MM. Seignobos, professeur à la Faculté des Lettres de Paris et Jean Bernard, professeur à l'École des Hautes Etudes Sociales.

M. Centurier avait présenté un mémoire sur le journalisme suisse au point de vue de son influence morale et de son développement économique.

Un journal de la Colonie du Cap publie parmi beaucoup d'autres, cette annonce d'une dame de nationalité anglaise :

"Mme Wilson serait heureuse (?) d'apprendre la mort de son mari ou ce qu'il est devenu ; il était présent à Nicholson's Neck.

"Heureuse" est un mot mal choisi, un mot malheureux, comme on dit.

Maintenant, peut-être que cette pauvre femme serait vraiment heureuse d'être tirée du doute anxieux où la plonge la disparition de son mari—et à quelque prix que ce soit !

Les philatélistes voient, avec le nouveau siècle, leurs collections s'enrichir considérablement.

Dans tous les pays, on se préoccupe de créer de nouveaux timbres. La Finlande elle-même va mettre en circulation des timbres inédits. Depuis le 14 janvier, ceux qui portent les armes du grand duché n'ont plus cours, le stock ayant été épuisé.

Autre aubaine—toujours pour les philatélistes :—Edouard VII sera le premier roi anglais à figurer dans les collections.

Les premiers timbres anglais datent seulement de 1841, et depuis, c'est toujours la reine, à tous les âges, qui orne les vignettes postales.

Une curieuse expérience a été faite au Transvaal avec un succès complet, paraît-il. De la bière condensée, sous forme de gelée, a été distribuée aux troupes anglaises. Une manipulation très simple, consistant à rendre au liquide condensé la proportion d'eau nécessaire, suffisait pour transformer cette gelée pâteuse, apportée dans des boîtes en fer blanc, en une bière savoureuse. Une fois la fermentation opérée sur place, il est impossible de distinguer la bière de conserve du liquide sortant des meilleures brasseries anglaises.

La bière en conserve figurera dorénavant dans les approvisionnements des troupes anglaises. Elle coûte plus cher que la bière ordinaire et, pour ce motif, ne sera pas lancée dans le commerce.

La reine d'Angleterre qui aimait beaucoup à lire avait une très belle bibliothèque qui ne comptait pas moins de 120,000 volumes.

Mais sait-on quels étaient ses auteurs favoris ?

Il faut citer tout d'abord, parmi les Anglais : Shakespeare, Walter Scott, Tennyson, Adelaïde Proctor, Charlotte Brontë, Mme Oliphant, Bonar et Faber (écrivains religieux) ; parmi les Allemands : Schiller, Goethe et Heine ; parmi les Français, Saint-Simon, Racine, Corneille et Lamartine.

Pendant la reine lisait plus fréquemment encore Dickens que dans le fond de son cœur, elle préférerait à tous.

Elle envoya un jour à l'auteur de *David Copperfield* un exemplaire du journal de sa vie avec cette dédicace :

"Au plus grand des auteurs anglais, le plus humble".

Nous connaissions déjà la fièvre de l'or, voici maintenant la fièvre du pétrole. C'est naturellement en Amérique que celle-ci règne comme a régné celle-là. On annonce en effet qu'à Beaumont, E.-U., on vient de découvrir accidentellement le plus riche dépôt de pétrole du monde entier. Le puits a un débit quotidien de 20,000 barriques.

Cette découverte était si inattendue, que rien n'était préparé pour recueillir l'huile minérale, et que, déjà, plus de 100,000 barriques se sont écoulées dans les plaines environnantes.

Une foule considérable, attirée par cette riche trouvaille, a envahi le district. C'est à qui achètera une parcelle de terrain autour du puits.

La fièvre du pétrole s'est même emparée des avocats de la région, et plusieurs tribunaux ont dû fermer !

A l'occasion de la mort de la reine d'Angleterre, on a conté maintes anecdotes ignorées, ou rééditées nombre de petites histoires connues mais toujours goûtées.

Un journal écossais rappelle que la reine Victoria affectionnait vivement un pigeon apprivoisé—*pet dove*—qui lui fut donné voici vingt ans.

Cet oiseau est tout simplement légendaire ; on le cite comme un exemple d'extrême longévité parmi la gent ailée.

Son grand âge ne lui a ôté aucune de ses facultés. Il a toujours bon pied et bon œil.

Il vous intéresse sans doute de savoir qu'il naquit en Angleterre, que ses pères et mères étaient originaires des Indes et que, depuis sa naissance il ne s'est nourri que de riz brut, mélangé de quelques graines de chanvre.

La sobriété est la première condition de la longévité. C'était l'opinion de la reine Victoria. Et c'est toujours l'avis du petit pigeon apprivoisé.

Cinq mille jeunes filles à marier. Il ne faudrait pas croire qu'il s'agit là de jeunes filles sans dot. Bien au contraire.

Le gouvernement des Etats-Unis, en effet, ayant décidé d'accorder à l'avenir la qualité de citoyens américains aux Indiens des cinq grandes tribus : Cherokees, Creeks, Seminoles, Choctaws et Chickawas, a fait annoncer tout récemment par voie d'affiches qu'il constituerait une dot de 10,000 dollars à toute jeune fille indienne, appartenant aux tribus en question, qui épouserait un blanc.

En outre, après partage du territoire indien, chaque nouveau ménage recevra un domaine de 150 acres, si la femme est de la tribu des Cherokees ; de 160 acres, si la femme est de la tribu des Creeks, et de 500 acres si elle appartient aux Seminoles, aux Choctaws ou aux Chickawas.

Le succès le plus vif a couronné cette proposition

officielle. En quinze jours, plus de huit cents mariages ont été contractés dans ces conditions.

Il ne reste plus aujourd'hui que cinq mille Indiennes à marier !

C'est dans la nature humaine—si peu clairvoyante pour le présent et le passé—d'aimer à deviner l'avenir.

Aussi une revue anglaise, le *Stand Magazine*, flatte bien le désir général en interrogeant plusieurs des grands savants de l'Europe sur les découvertes ou inventions que le XXe siècle verra naître.

Parmi beaucoup d'autres réponses, il faut citer celles-ci :

Sir Normand Lockyer, directeur du musée de Kensington.—Par l'examen des taches du soleil, on prédira longtemps d'avance les périodes de famine aux Indes et la sécheresse en Australie.

Sir John Price, co-inventeur de la télégraphie sans fils avec Marconi.—La navigation aérienne sera d'un usage courant.

M. Barry.—On emmagasiner la pluie sur le sommet des montagnes, pour transformer la pression en mouvement, et remplacer peu à peu le charbon.

M. Berthelot.—Les aliments seront manufacturés chimiquement : disparition des cuisiniers et restaurants.

M. Thomas Bryant.—Guérison du cancer et de la phthisie, par les progrès de la bactériologie. Adoption générale en médecine des rayons X et de l'hypnotisme.

Ces éminents savants promettent beaucoup, le XXe siècle tiendra-il leurs promesses ?

On sait avec quel enthousiasme les Américains aussi bien que les Anglais se jetèrent sur le sel dont quelques savants avaient proclamé la souveraineté contre tous les maux.

Eh ! bien, déjà à New-York on se ressent—de façon plutôt fâcheuse—de la "manie du sel" qui a sévi si fort.

Les pharmaciens à qui on demande maintenant de grandes quantités de médicaments antiscorbutiques, ne savent où donner de la tête. L'absorption immodérée du sel, dans l'espoir de se fortifier et de se prolonger la vie, a eu des suites désastreuses en beaucoup de cas. Les victimes sont atteintes du scorbut, maladie de la peau et chute des cheveux.

Il faut avouer que si l'on ne peut conserver sa vie, qu'en perdant et ses cheveux et une bonne partie de sa peau, il serait peut-être encore préférable de mourir comme tout le monde.

Mais le sel est-il bien l'élixir de longue vie que l'on a proclamé ?

Il est possible que ce soit Mme Wallace présidente de la Société pour la régénération physique à Londres qui, en faisant une campagne contre la consommation du sel, ait raison.

Cette respectable dame, qui a écrit beaucoup de livres médicaux jure que le sel est un poison.

"Je n'ai pas absorbé de sel depuis vingt-sept ans, déclare-t-elle. J'ai fondé une boulangerie où l'on n'emploie pas de sel pour faire le pain, et le beurre même que je consomme n'est pas salé. J'ai d'ailleurs beaucoup de partisans à Londres".

Or, elle et ses partisans se portent à merveille, paraît-il.

Le sel aura fait verser beaucoup d'encre, cette année, pour ou contre lui.

Voyez dans une autre colonne l'annonce de nos nouvelles primes musicales. Elles sont jolies, tentantes et riches. Leur valeur équivaut à une bonne partie de l'abonnement. Consultez-les.



## THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

*Sabre au Clair*, le grand drame militaire de M. Jules Mary, a obtenu, la semaine dernière, un très grand succès au Théâtre National Français. Cette pièce, riche en situations dramatiques et comiques, en scènes pathétiques, a été interprétée avec beaucoup de talent et d'entrain par la troupe de notre populaire théâtre.

M. J.-P. Filion, (le colonel de Vandières) a su donner à son personnage l'air de noblesse et l'allure du vieux soldat français. Très sympathique ont été MM. L. Labelle (Jordanet, l'innocent condamné) et J. Daoust (Médéric Jordanet); comme M. Hamel, (le père Lemayeur), ils se sont montrés excellents artistes. Félicitons aussi MM. Petitjean, Valhubert, Palmieri, Bouzelli, Godeau, Gravel (ces trois derniers très amusants). Mme Bouzelli a joué avec art le rôle de Marguerite, Mlle Rhéa (Régime) a été très gracieuse et très enjouée, Mme Nozière a fait une vieille campagnarde tout à fait nature et Mlle Bérange une charmante cantinière.

Pour la semaine du 18 février on a monté un grand drame de MM. Xavier de Montépin et Jules Dornoy, *Le Médecin des Pauvres*, épisodes des plus émouvants des terribles guerres de la Franche-Comté. Comme tous les œuvres dramatiques de MM. Montépin et Dornoy *Le Médecin des Pauvres* est une pièce puissamment charpentée, féconde en coups de scènes empoignants, et comporte maints tableaux qui produisent le plus grand effet. On a fait peindre, spécialement pour *Le Médecin des Pauvres*, de superbes décors, et préparé de très jolis costumes. La mise en scène sera des plus soignées.

Quant à l'interprétation elle a été confiée à des artistes que l'on est accoutumé d'applaudir : Mmes Bouzelli et de La Sablonnière, Mlle Bérange, MM. J. Daoust, Filion, Labelle, Hamel, Petitjean, Palmieri, Valhubert, Gravel, Leurs, Godeau, etc.

C'est certainement un nouveau succès en perspective.

## LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le catarrhe l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 847 Power's Block, Rochester, N. Y.

D'après un rapport sommaire que viennent de terminer les officiers sanitaires, il y a eu, pendant l'année 1900, 7,351 décès dans Montréal, contre 6,871 l'année précédente.

## INSTITUT DU DR. W. LYONS-GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell. Est. 708.

Consultation gratuites.

—On vient de découvrir d'importants gisements de charbon dans l'Alaska. On dit qu'ils sont assez considérables pour l'approvisionnement de toutes les villes de l'Alaska pendant un grand nombre d'années.

## Gare aux Imitations !



Mme EUGENIE RIOPEL

Ne vous laissez pas persuader par un vendeur malhonnête qu'une autre préparation est aussi bonne, lorsque vous prenez la peine d'aller à son magasin pour acheter une boîte de PILULES ROUGES. Ce vendeur ne s'intéresse pas à votre bien-être; il cherche seulement à vous vendre une préparation qui lui rapportera un plus grand profit.

Si cet homme vous voulait du bien, il vous donnerait sans hésitation et sans vous offrir un substitut, ce que vous voulez avoir, lorsque vous demandez les PILULES ROUGES, car il sait comme tout le monde, d'ailleurs, qu'elles sont le meilleur remède pour guérir les femmes malades.

Suivez avec soin les témoignages de femmes guéries publiés sur les journaux et rappelez-vous que ces guérisons ont été opérées par les Pilules Rouges et non par les nombreuses préparations qu'on dit être AUSSI BONNES. Lorsqu'une médecine a guéri autant de femmes que les Pilules Rouges, le doute n'est plus permis; si vous êtes malade, prenez-les avec soin et elles vous guériront.

"J'ai pris les Pilules Rouges, dit Mme Riopel, pour des maux continuels dont je souffrais depuis cinq ans. Rien ne pouvait me soulager, et j'étais rendue à bout et ne pouvais plus faire mon ouvrage; je ne faisais que me traîner dans ma maison. Trois médecins m'avaient traitée sans résultats.

"Les Pilules Rouges que je pris pendant quelques semaines, me guériront complètement. Aujourd'hui, je suis forte, je fais mon ouvrage sans fatigue, et mes maux ne me donnent plus de troubles. Les Pilules Rouges sont le seul remède qui m'ait fait du bien.

"MME EUGENIE RIOPEL,

"St-Jacques l'Achigan, Qué."

Les femmes faibles et malades, spécialement celles qui souffrent depuis longtemps, sont invitées à écrire aux médecins de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Toute correspondance est gardée avec une discrétion parfaite et les confidences écrites sont tenues avec le même secret professionnel que les consultations données à leur bureau, au No 274 rue Saint-Denis. Les consultations sont gratuites.

Nous attirons aussi l'attention des femmes malades sur le fait très important que nous avons retranché le nom du Dr Coderre de tous nos remèdes. Les Pilules Rouges sont connues à présent sous le nom de PILULES ROUGES DE LA COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE. Toutes Pilules Rouges vendues de porte en porte et aussi celles vendues au 100 ou à 25 cts la boîte, doivent être refusées comme imitations.

Les Pilules Rouges sont expédiées au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c. la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Adressez vos lettres comme suit :

## COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

Dépt. Médical, No 274 rue St-Denis, Montréal

## POUR RIRE

Les maris galants.

Madame.—Mme Beaufumé ne doit plus être jeune. Quel âge peut-elle avoir ?

Monsieur.—Mon Dieu, chère amie, c'est une femme à peu près de ton âge.

\*.\*

Le philosophe X... sort du cimetière où il vient de lire sur des centaines de tombes : "Bon mari... Bonne femme... Bon époux... Epouse dévouée, etc."

Et il s'exclame :

—Décidément, c'est encore là que sont les meilleurs ménages !

\*.\*

Belle maman, caresse un rêve :

—Je voudrais voir Jérusalem. Avouez, mon gendre, que vous aimeriez mieux me savoir en terre sainte.

—Sainte, sainte, répond le gendre. Je n'en demanderais pas tant que cela.

\*.\*

Fragment de dialogue.

—Vous êtes un ingrat !

—Moi ?

—Oui, vous. Après tous les services que je vous ai rendus...

—Eh bien ! puisque vous me les avez rendus, nous sommes quittes !

\*.\*

Soirée intime :

—Et maintenant que je vous ai joué mon répertoire, dit un jeune virtuose qui n'a pas lâché le piano de la soirée, je vais, si vous le voulez bien, vous faire quelques imitations.

—Eh bien ! pour commencer, dit Dufourneau, imitez-nous donc un monsieur qui saurait jouer du piano.

\*.\*

Les marins :

Mer démontée. Le paquebot menace de sombrer avec son équipage et ses passagers.

—Comment ! dit un de ces derniers à un vieux marin qui mange tranquillement un morceau de pain, c'est tout ce que vous trouvez à faire en un pareil moment ?

—Eh ! répond l'autre, qu'est-ce que je pourrais faire de mieux que de casser la croûte avant de boire un coup !

## C'EST POUTANT VRAI

Quand on pense qu'avec une bouteille de *Baume Rhumal* on peut souvent éviter la terrible consommation.

## TEMOIGNAGE D'UN COMMERCANT

M. Jos. Gagnon, commerçant bien connu de St-Roch de Québec, frère de Mgr C. O. Gagnon, a fait le récit suivant :

"Un de mes enfants, âgé de dix ans, était dans un état de débilité qui nous inspirait des craintes constantes. Nous lui avons fait essayer tous les toniques et vins médicinaux que nous voyions annoncés dans les journaux, malheureusement toutes ces préparations lui inspiraient du dégoût et il refusait de suivre le régime inspiré. Seul, le Vin des Carmes lui a paru agréable à prendre, et depuis qu'il en fait usage, il n'est plus reconnaissable, il est bien portant, assidu à ses devoirs, et nous donne les meilleures promesses pour l'avenir. Je vous permets de vous servir de mon nom, car je crois que le renseignement pourrait être utile à beaucoup d'autres familles."



## Cock's Cotton Root Compound.

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. sûr, efficace. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le *Cock's Cotton Root Compound*. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. *The Cook Company, Windsor, Ont.*

Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

# VIN des CARMES

## ANALYSES OFFICIELLES

Le VIN DES CARMES a subi l'analyse officielle des deux gouvernements d'Ottawa et de Québec. Nous tenons à la disposition des médecins, la déclaration de l'analyste fédéral. Voici celle de l'analyste du district de Québec.

## BUREAU DE L'ANALYSTE, DISTRICT DE QUÉBEC

Québec, 30 novembre 1899.

J'ai fait l'analyse du VIN DES CARMES et constaté que les principes actifs de la préparation sont conformes à la formule. Comme cette formule n'a d'intérêt que pour les médecins, ceux-ci pourront l'obtenir de notre bureau.

Au point de vue médicinal, c'est un excellent vin que le VIN DES CARMES, appelé à rendre de grands services aux PERSONNES FAIBLES, aux CONVALESCENTS, ANÉMIQUES, DYSPEPTIQUES, etc. C'est un bon tonique plus recommandable qu'un grand nombre de ces vins médicinaux qui sont dans le marché.

DR M. FISET,  
Analyste Public.

## LE SEUL VIN MEDICINAL RECOMMANDE

Québec, 13 février 1900

Il y a déjà plusieurs années, j'ai prescrit diverses espèces de vin généralement les plus recommandables dans le temps. Après avoir connu la formule du VIN DES CARMES, la combinaison de ces médicaments m'a plu, et je l'ai ordonné dans un très grand nombre de cas. Les résultats obtenus m'ont tellement satisfaits que le SEUL vin médicinal que je recommande maintenant est le VIN DES CARMES.

Dr. J. A. GARNEAU.

## APERITIF ET TONIQUE GENERAL

Messieurs, après avoir expérimenté le VIN DES CARMES dans ma clientèle, je ne puis que le recommander hautement comme APERITIF et TONIQUE général.

Docteur A. DAVID,  
3674 rue Notre-Dame, Montréal

## UNE NOUVELLE COMMANDE

Ste-Thècle, (Charaplain), 13 février 1901.

Messieurs, — J'ai obtenu beaucoup de succès dans plusieurs cas d'anémie, de débilité et dans les convalescences des maladies débilitantes, en prescrivant votre VIN DES CARMES. Veuillez m'en expédier encore cinq douzaines.

Bien à vous,  
Dr B. Bordéleau

Couvent de St-Ferdinand d'Halifax  
29 juillet 1900

J'ai le plaisir de vous informer que les résultats obtenus depuis que nous faisons usage du VIN DES CARMES votre excellent tonique sont très satisfaisants, et nous nous faisons un devoir de vous donner un certificat, s'il peut vous rendre quelques services.

Votre humble servante,  
Sr Ste-Julienne, Supérieure.

## UNE SEULE BOUTEILLE PRODUIT DES EFFETS EXTRAORDINAIRES

Hôtel-Dieu du Précieux-Sang,

Québec, 24 septembre 1900

Messieurs, — Quelques-unes de nos jeunes sœurs souffrant d'anémie, d'autres de dyspepsie, et d'autres de débilité générale, ont fait usage de votre VIN DES CARMES, et je suis heureuse de pouvoir vous dire que chacune d'elles après en avoir pris UNE SEULE BOUTEILLE, éprouvent déjà une amélioration extraordinaire dans son état.

Avec une profonde et religieuse estime j'ai l'honneur d'être,

Votre très humble servante,  
Sr. Ste-Barbe. Supre

Ce qu'a coûté l'annonce

Pour introduire le

# VIN DES CARMES

Extrait des journaux

La publicité entraîne des dépenses considérables. Que voulez-vous ? On ne va pas à la guerre sans qu'il en coûte.

Voyez, par exemple, la populaire maison Toussaint, de Québec. Tant en fait d'annonces dans les journaux du Canada qu'en fait de bouteilles données comme échantillons aux médecins, de dons aux communautés et aux hôpitaux catholiques comme aux hospices protestants et aussi de dons à des pauvres, recommandées par des médecins ou des personnes charitables, elle a dépensé déjà, pour introduire le VIN DES CARMES et le faire connaître du public, environ \$25,000. Les patrons de cette maison ne reculent devant aucun sacrifice pour assurer le marché à un article digne de la confiance et de l'estime du public. Elle fait sonner haut les trompettes de la publicité, tandis que, d'un autre côté, elle multiplie ses voyageurs de commerce et les envoie couvrir tous les territoires.

A l'exposition de Sherbrooke, où était installée cette gigantesque pyramide de 120 (cent vingt) douzaines de bouteilles, les frais généraux, y compris ce qu'ils ont distribué gratuitement de vin, leur a coûté \$1,100.

Les nombreuses commandes prises sur place, les ont incités à répéter l'entreprise à l'exposition d'Ottawa, où la même pyramide avait été montée. Le lundi, ils ont distribué gratis, 17,000 verres de Vin des Carmes ; 28,000 verres, le mardi ; 39,000, le mercredi ; le jeudi, il pleuvait, et l'affluence des visiteurs était moindre, la distribution a baissé à 17,000 verres, mais elle montait à 24,000 le lendemain. Jugez du personnel requis pour ce service. Aussi, salaires, frais de voyage et de pension, fret payé pour transport des marchandises ainsi que les mille et un déboursés d'installation, ont composé un chiffre excédant \$2,000.

Les MM. Toussaint sont loin pourtant de regretter ces dépenses. Ils ont vendu sur place, leur pyramide et son contenu à la pharmacie du Dr Valade et à M. J.-S. Major, marchand en gros. A Ottawa comme à Sherbrooke, les Américains étaient en foule, ce qui a permis à nos entrepreneurs compatriotes, de populariser les Vin des Carmes, du côté des Etats-Unis comme au Canada, et d'obtenir de profitables commandes.

Le VIN DES CARMES est maintenant lancé : il a une réputation universelle en Amérique.

## CE QUE DIT UN CURE

Votre Vin des Carmes est l'unique préparation que j'ai trouvée pour soulager ma dyspepsie et me fortifier. Je m'en trouve si bien que je peux maintenant faire le catéchisme aux enfants sans la moindre fatigue, tandis qu'auparavant cet exercice m'épuisait tellement qu'il m'était devenu impossible de m'en charger moi-même. Je vous permets de vous servir de mon nom.

Votre, etc.

J.-R.-A. CAYOUILLE ptre,  
de Saint-Mathieu (Rimouski).

## TOUJOURS AVEC SUCCES

Hospice Ste-Anne de la Baie St-Paul (Charlevoix), 5 décembre 1900.

Je suis heureuse d'avoir l'occasion de dire de nouveau un mot du VIN DES CARMES. Depuis deux ans que nous le connaissons, nous l'avons employé toujours avec succès et nous ne craignons pas de dire que c'est un des meilleurs toniques que nous ayons eu. Nous en recommandons fortement l'essai à toute personne faible, certain e qu'elle s'en trouvera bien.

Votre servante,

Sœur M. Anne de Jésus,  
Supre Genle des Petites SS. Franciscaines de Marie.

## Agents locaux

Dr F.-X. Valade & Cie, Ottawa ; Côté, Boivin & Cie, Chicoutimi ; Dr W. Smith, Nicolet, P.-Q. ; Dr L.-P. Normand & Cie, Trois-Rivières ; James Lynch, pharmacien, Peterborough, Ont. ; Pharmacie James B. McLeod, Kingston, Ont. ; John Lavallée, Saint-Charles de Bellechasse, P.-Q. ; Evans & Sons, Montréal ; Lyman, Knox & Co., Montréal ; F.-X. Saint-Charles, Montréal ; C.-A. French, Sherbrooke ; A. Carrier & Fils, Lévis ; W. Brunet & Cie, Québec ; Dr Ed. Morin & Cie, Québec ; Nazaire Turcotte, Québec.

Les marchands de détails à Ottawa peuvent aussi se procurer le Vin des Carmes chez J.-S. Major, négociant en gros.

## AVIS

Toutes les personnes qui relèvent d'une maladie quelque grave qu'ait été cette maladie même et surtout si cette maladie les a mises à l'article de la mort ne peuvent faire rien de mieux que faire usage du VIN DES CARMES. Si le VIN DES CARMES ne les remet pas promptement DEBOUT et en état de reprendre leurs occupations, qu'elles nous apportent un certificat d'un médecin attestant qu'elles ont fait usage du VIN DES CARMES et que le VIN DES CARMES ne leur a pas fait de bien. Alors nous leur remettons leur argent. Ce n'est pas de la vantardise : nous leur remettons LEUR ARGENT.

Agents généraux pour  
tout le Canada . . .

# A. TOUSSAINT & Cie

Rue Dalhousie, Québec.

**Théâtre National Français**  
SEMAINE DU 18 FEVRIER

**LE MEDECIN DES PAUVRES**

Drame en 6 actes, par Xavier de Montépin et Jules Dornoy.—Réapparition de Mme Blanche de la Sablonnière dans le rôle d'Eglantine

**TOUS LES SOIRS A 8.15 HEURES.**

MATINEES : Lundi, Mercredi, Jeudi, Samedi et Dimanche à 2.15 heures.  
Prix Matinée, 10c, 15c. (Dames seulement) et 25c. Bell Tel. East, 1736  
Prix Soirées, 10c, 20c, 25c et 30c. Tél Marchands 520  
Dimanches.—(Matinées et soirées) 10c, 20c, 30c et 40 cts.

Entrée principale : 1440 rue Sainte-Catherine

La semaine prochaine : L'As de Trèfle

**ESSAYEZ**

Vous toussiez... Essayez le *Baume Rhumal* et vous verrez.

—L'Espagne est plus petite que le Texas, d'environ 75,000 milles carrés.

—En Allemagne, les dentistes se servent de fausses dents en papier maché.

—Le Canada importe du tabac pour \$15,000,000 par année.

—Les îles Philippines exportent annuellement 450,000 000 de cigares.

**COMBLE DE LA SAGESSE**

Avoir toujours une bouteille de *Baume Rhumal* à la maison, c'est bien facile et c'est le comble de la sagesse.

**Phosphatine de Wood.**  
Le Grand Remède Anglais  
Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'exès, de dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyé sur réception du prix en paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, si vous n'êtes pas satisfait, nous vous le renverrons. Pamplets gratuits à n'importe quelle adresse.  
The Wood Company, Windsor, Ont.  
B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

**PRIX GRATIS**  
Les lettres à droite spellent les noms de 3 grandes villes. Pouvez-vous les trouver? Alors écrivez votre nom lisiblement et envoyez-le nous avec 3 timbres de 2-centimes, pour frais d'envoi, etc. et vous recevrez gratuitement Magnifique Prix qui vous fera certainement bien plaisir.  
Cie. Toronto Premium, Boite 1508 Toronto.

|   |   |   |   |
|---|---|---|---|
| L | R | P | A |
| S | K | N |   |
| D | O | R |   |
| O | N | N |   |
| V | E | W |   |

**ASTHME**

**TRAITEMENT AU LIQUIDE SEC.**  
Deux semaines d'essai gratis.  
Plus de 40,000 personnes témoignent de ses mérites, 1,600 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.  
NORMAN H. H. LETT, Ec. greffier de la ville d'Ottawa, dit: Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait. J'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement conscient en ce qui suit les instructions.



Dr. J. M. SAWERS,  
122, MacDonnell Ave., TORONTO.

**EPILEPSIE** ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérie par le Dr. KLINE'S GREAT NERVE RESTORE. Aucune attaque ne revient après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danses de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITE ET RESTAURE D'ESSAI A \$2.00, GRATIS, par l'envoi de l'adresse au Canada, M. J. HARTZ, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à Dr. R. H. KLINE, Ltd., 921, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871.

**BREVETS D'INVENTION** CANADA ET ETRANGER  
**BEAUDRY & BROWN**  
INGENIEURS CIVILS ET ARPENTEURS  
107 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

**Nouvelles Primes**

**SUPERBE OCCASION**

Aux abonnés du

**"MONDE ILLUSTRÉ"**

D'ici à quelque temps nous donnerons absolument gratuitement, cinq morceaux de musique choisis dans la liste suivante aux abonnés payant \$3.00 durant ce mois.

- |                              |            |
|------------------------------|------------|
| Alabama, two steps.          | Holst.     |
| American line, march.        | Baker.     |
| Angel of night, Waltz.       | Kinkel.    |
| Angel's Serenade             | Kinkel.    |
| Appleton March               | Hall.      |
| Banner March                 | Hall.      |
| Beau Ideal March             | Sousa.     |
| Beautiful Princess, Gavotte. | Rosenfeld. |
| Belle of Chicago March.      | Sousa.     |
| Bird Waltz                   | Panorama.  |
| Birds and The Brook          | Stutz.     |
| Black America Two Steps      | Zickel.    |
| Blossoms Waltz               | Taylor.    |
| on Ton Gavotte.              | Wells.     |
| Bridal Cake Walk             | Mare-h.    |
| Brunswick Ripple             | Bragdon.   |
| By the Work                  | Wilson.    |
| Chatangula Lake Waltz        | Baker.     |
| Chic Waltz                   | Mack.      |
| Chopsticks Waltz             | Brown.     |
| Columbian March              | Zickel.    |
| Come along Polka             | Reid.      |
| Contrebasse Polka            | Winner.    |
| Corcoran Cadets March        | Sousa.     |
| Dallas March                 | Hall.      |
| Dance of the Brownies.       | Kamman.    |

**Le meilleur aliment des petits enfants.**

**Peptonine**

PURE LÉGÈRE, NOURRISSANTE, TRES FACILEMENT ASSIMILABLE.



**25c. la grande boîte**

Chez les pharmaciens et épiciers.

- GROS:
- F. Coursol, 382, Av. Hotel de Ville, Montréal.
  - W. Brunet & Cie, Pharmaciens, Québec.
  - S. J. Major, marchand, Ottawa.

**OCCASION EXCEPTIONNELLE**

POUR LES

**AMATEURS DE LITTERATURE CANADIENNE**

Nous avons pu nous procurer quelques exemplaires de

**L'Histoire de la Litterature Canadienne**

Par E. LAREAU

Ouvrage rare et précieux que nous vendrons au prix modique de

**\$2.00 l'exemplaire**

Aucune bibliothèque n'est complète sans ce volume qui fait autorité. Profitez de l'aubaine.

**C. O. BEAUCHEMIN & FILS, Libraires**

256 et 258, rue Saint-Paul, Montréal.

**LA GRIPPE**

Les rhumes, le mal de gorge, la bronchite, le mal de tête, la congestion de poumons, les douleurs dans l'estomac et le dos, l'enrouement, les douleurs aux poumons la consommation, les douleurs générales peuvent être victorieusement combattues.



Contre eux il n'y a rien de mieux que le célèbre

**VIN MARIANI**

Le tonique stimulant français, idéal. Rien ne délivre plus promptement de l'état de malaise qui résulte de la grippe ainsi que de ses autres effets.

**EMMA CALVE, la grande cantatrice, écrit :**

Mon cher Monsieur Mariani,  
"J'ai suivi le conseil pour guérir mon rhume. J'ai pris de votre délicieux VIN MARIANI, chaud, et cela m'a permis de chanter "Carmen" hier soir.  
Avec mes remerciements sincères.  
"EMMA CALVE."

Le VIN MARIANI fortifie le système et enrichit le sang.  
**CHEZ TOUS LES PHARMACIENS. REFUSEZ LES SUBSTITUTS.**

Lawrence A. Wilson & Cie., Agents pour le Canada, Montréal.

**Empressez-vous d'en profiter**

Les personnes soucieuses d'économiser feront bien de profiter des offres généreuses que nous leur faisons en ce moment et qui se continueront jusqu'à la fin du mois.

**TOUTES NOS MARCHANDISES SONT REDUITES**

Venez Juger vous-mêmes des réductions que nous faisons et vous serez satisfaits.  
Toutes les personnes qui ont visité notre établissement depuis le commencement de notre vente à bon marché s'accordent à dire que tout ce qui a été annoncé est strictement la vérité. Venez nous voir et vous serez convaincus.

**ARCAND FRERES**

111, rue Saint-Laurent (Angle Lagauchetière)



**GUÉRI EN TRES PEU DE TEMPS** **Etes-vous Grevé ?**

**ALDERIC PILOV**, No 5 rue Robin, qui souffrait depuis 4 ans d'une hernie simple, a été radicalement guéri par

**La Compagnie de Montréal**  
POUR LA  
**GUERISON des RUPTURES**

**129c, RUE RACHEL**  
(Coin Chambord)  
**MONTREAL.**

Prenez les tramways de la rue Amherst.

**Pas un sou avant votre complète guérison.**

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

**LIBRAIRIE FAUCHILLE**  
1712 rue Sainte-Catherine  
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés de la saison : L'Aiglon de Edmond Rostand, 90c. Charlette par Camille Pert, 90c. Premier voyage, premier mensonge par A. Daudet, 90c. L'Almanach Dupont pour 1901, 50c. La Grande Vie, No 21. Les Femmes Galantes, No 12 à 20 cents. Le Théâtre du 1er février, 50c. Un grand choix de modes françaises avec patron grandeur naturelle, 50c chaque. Parmi les journaux ce-miques on y trouve : La Risetta, le Polichinelle, le Sourire, le Pêlo-Mêlo, 5c. Tousjours en mains, La Clé des Songes, le Guide des Amants, Physique Amusante, Livres de Cuisine, l'Oracle des Dames, la Bonne Aventure, la Graphologie, etc. Près de 400 volumes à louer. Le Bulletin Mensuel est donné gratuitement à toute personne qui en fait la demande.

Les commandes sont remplies par retour du courrier.

Heures de bureau 9 h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3301

**VICTOR ROY**  
ARCHITECTE & EVALUATEUR  
Membre A. A. P. Q.

**No. 146 Rue Saint-Jacques**  
**MONTREAL.**

**Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour**

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Ecoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les désordres de l'estomac, le dérangement et l'inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Electrique ou Dr Pouget est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son électricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyé franco par la maille sur réception du prix minime de 50 cents.

**INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN**  
162, RUE ST-DENIS  
MONTREAL

**GRATIS** Nous donnerons une belle montre, boîtier en nickel poli, bordonné avec aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes, à remontoir et pourvus de vrai mouvement lever Américain, aux personnes qui vendront seulement que 2 doz. de jolies Epingles fines en or et en argent, en forme de Par à Cheval, à 10c. chaque. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Vendez-les, remettez-nous l'argent et votre montre vous sera envoyée franco.

**La Cie. Dix, Boite 150 Toronto, Canada.**

**JOURNAL DE LA JEUNESSE**, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

**Un Bienfait pour le Beau Sexe**  
Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les Poudres orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la maille sur réception du prix.

**L. A. BERNARD,**  
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de **L'OBESITÉ**



**FUCUS PHYTOLACCA SAUTER**

DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :  
**PHARMACIE LACHANCE**  
1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal.  
PRIX, \$1,25 LA BOITE  
(Expédié franco par la maille sur réception du montant.)



**ENTRE FIANCÉS**

LUI.—Avant que je m'en aille, ne voudrais-tu pas, Emma, chanter un morceau en t'accompagnant du piano ?  
ELLE.—Certainement, Georges ; cela te fait donc bien plaisir de m'entendre ?  
LUI.— Sans doute ; et puis cela fera partir le gros boule-dogue qui est couché devant la porte.

**MONTRE EN OR GRATIS**

Et un Magnifique Prix donné pour chaque solution. Ceci est une Devinette dans laquelle est caché un petit garçon. Si vous avez les yeux grands ouverts et examinez la gravure de près vous le trouverez peut-être. Quand ceci sera fait, prenez un crayon et tracez les lignes de la figure et du corps, ensuite découpez la gravure et envoyez-nous-la avec votre nom et votre adresse. Veuillez inclure, six timbres d'un centin pour couvrir les frais d'envoi. La première personne qui nous enverra la solution recevra une Magnifique montre avec boîtier de chasse plaqué en Or, bien gravé, et les autres recevront le même Prix. LA CIE. ART SUPPLY, Boite 4005 Toronto.

**DR. A. BRAULT**  
Chirurgien-Dentiste  
ANCIEN BUREAU DU Dr PEPIN  
268 rue St-Laurent  
Tel Bell : E. 1745

Heures de Bureau : de 8 à 9 heures

**MON JOURNAL**, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro quinze centimes. Abonnements : Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

**PLUS D'ASTHME**  
Oppression, Catarrhe,  
PAR LES  
**CIGARETTES CLÉRY**  
et la **POUDRE CLÉRY**  
Ont obtenu les plus hautes récompenses  
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)  
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

**GRATIS** Nous donnons une magnifique montre à remontoir en nickel plaqué, bord ornementé, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remontoir et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de boutons de collet fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Ecrivez et nous vous enverrons les boutons, tous frais vendus. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement.

**The Lever Button Co., Boite, 1504 Toronto, Can.**

**RIPANS**

Des milliers de personnes par tout le pays font usage des Ripans Tabules, chaque jour.

Elles les prennent parce qu'elles en retirent un bénéfice. Ces Tabules ont fait leur temps d'essai et elles ont prouvé qu'elles étaient la meilleure cure des troubles digestifs.

Elles font disparaître les plus sérieux cas d'indigestion et les troubles du foie instantanément. C'est un spécifique composé, dont les nerfs et les muscles bénéficient.

Les Ripans Tabules ne laissent pas le système faible et débile. Au contraire, elles réparent aussitôt que les pertes se produisent et améliorent constamment la santé. Ça peut prendre du temps pour guérir en permanence des troubles digestifs qui existent depuis des années, mais les Ripans Tabules réussiront si on les prend sans relâche et suivant la direction donnée.

Chez tous les pharmaciens, 10 pour 5 cents.

ON DEMANDE :—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Ils bannissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulage. Remarquez le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucune substitution. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenus dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

**GENDREAU**  
DENTISTE  
No 22, rue St-Laurent  
MONTREAL  
Tel. Bell, Main 2818

Trente ans de Succès  
**GUÉRISON CERTAINE**  
en 2 heures  
sans Coliques ni Nausées  
sans AUCUNE PURGATION  
ni avant  
ni après  
du

per les CAPSULES  
**L. KIRN**  
à l'extrait éthéré de FOUGÈRE Mlle Pure sans Calomel.  
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

**PARIS, Pharmacie HAUGOU,**  
54, Boulevard Edgar-Quinet  
et dans toutes les bonnes Pharmacies

**J. A. DUMAS**  
Photographe  
112 Rue Vitre  
Coin St-Laurent  
MONTREAL.

# LE DRAME DE ROSMEUR

TROISIÈME PARTIE

## L'ŒUVRE DE JUSTICE

(Suite)

— Alors, appliquez-le tout de suite, — s'écria impétueusement Claudine, que ce marchandage de la vérité éternait.

— Ces messieurs sont-ils loin d'ici ? demanda le blessé.

— Ils sont à Plestin, chez monsieur Lebard lui-même. Il faut une heure pour aller les chercher.

— Non, — fit M. Ferreix, Brezec n'a qu'à atteler le break et à partir. Une demi-heure suffit pour aller et revenir.

C'était un ordre. Dina descendit en courant pour le porter elle-même au cocher.

Tandis que la voiture roulait sur la route de Plestin, Kerjan, aidé des deux sœurs, tirait d'une trousse de voyage quelques feuilles sèches, dont le parfum exotique et puissant emplissait la chambre, lorsque réduites en poudre, elles furent mélangées à un verre d'eau sucrée.

— Voici le remède. Il est fort simple comme vous le voyez, dit paisiblement l'hôtelier. L'essentiel est de le faire boire à la malade en lui desserrant les dents. Car si, dans une demi-heure, ces messieurs ne sont pas arrivés, je n'hésiterai plus. Il y aura urgence.

Et il tira sa montre, sur laquelle il garda les yeux fixés.

V

LA VÉRITÉ MUETTE

Un silence de mort régna dans la chambre. Le spectacle, en effet, était de ceux qui portent en eux une leçon muette et terrible.

Sur le lit gisait une enfant mourante, déjà ensevelie dans un sommeil si lourd qu'on aurait pu le confondre avec la mort. Sur le fauteuil se tenait affaissé, la respiration haletante, un homme à peine échappé à la mort et qui ne se trouvait dans cette chambre que pour arracher l'enfant à la mort. Partout, c'était la mort présente, visible, palpable en quelque sorte.

Et les spectateurs de ce drame gardaient la morne taciturnité de l'attente, jusqu'à ce qu'ils devinssent eux-mêmes les acteurs. Leur tour de rôle n'était point encore venu. Mais ils étaient déjà dans l'action : elle les tenait, préparant les entrées et les répliques.

Si les bouches ne parlaient pas, les yeux étaient pleins d'éloquence. Ils échangeaient des regards affectueux et tristes ou chargés d'animosité.

Enfin, le roulement de la voiture sur le sable de l'avenue mit un terme à ce pénible tête-à-tête, en annonçant l'arrivée des médecins.

Ceux-ci entrèrent, un peu ahuris, ils sortaient de table et n'avaient eu que le temps de boire le café, quand le break de M. Ferreix était venu les chercher.

Il fallut leur expliquer le motif de ce dérangement. Dès le seuil, le docteur Lebard avait aperçu l'hôtelier de Saint-Efflam et l'avait assez durement apostrophé :

— Comment Kerjan, vous vous êtes levé ? Je vous l'avais défendu pourtant. C'est une imprudence grave.

Il allait répondre. Lucien de Myriès prit ironiquement les devants :

— Ne vous fâchez pas, docteur. C'est un dévouement

sublime qui a entraîné M. Kerjan. Il a voulu porter gratuitement le secours de ses lumières à l'aveugle Faculté.

Les sourcils des deux médecins s'étaient froncés à cette plaisanterie, dont l'impertinence n'échappa à personne.

Ce fut encore Dina qui rétablit la situation, ou plutôt remit le débat au point :

— Monsieur Kerjan n'a quitté Saint-Efflam qu'à notre prière. Ce matin, vous aviez jugé l'état de Germaine désespéré. Or nous savons que monsieur Kerjan connaît ces remèdes que les sauvages emploient. Nous l'avons prié de venir. Malade et ne pouvant marcher, il a été porté par monsieur, ajouta-t-elle en désignant Bertrand de Pengoaz, que les deux praticiens considèrent avec une admiration non dissimulée.

— S'il y a une faute en tout ceci, c'est nous qui l'avons commise, ma sœur et moi.

Cela fut dit hautement, fièrement, avec un défi des yeux qui s'adressait plus encore à Lucien de Myriès qu'aux médecins.

Ceux-ci se rendirent promptement compte de l'odieuse de leur rôle s'ils avaient l'air de se fâcher. Mais ils n'entendaient pas être ridicules.

L'illustre praticien de Morlaix demanda ironiquement :

— Et M. Kerjan veut bien mettre à notre disposition les ressources de son expérience médicale...

Le blessé fit un effort et parvint à se soulever. Il parut grand, presque sublime en cet instant solennel. Il parla :

— Je n'ai pas l'expérience médicale, messieurs : j'ai beaucoup voyagé, et, par conséquent, beaucoup vu ; je n'ai pas cru, lorsqu'il s'agissait de sauver un de mes semblables, devoir m'arrêter à de mesquines compétitions d'attributions. Ma science est le fruit d'observations constantes et répétées, et c'est pour cela que je la mets avec joie au service de ceux qui en peuvent tirer parti mieux que moi.

Il prit sur le guéridon où on l'avait posé le verre plein de l'infusion préparée un instant plus tôt. Puis, ouvrant sa trousse, il en tira une des feuilles sèches qu'il avait broyées et la tendit aux deux hommes de l'art.

— Voici, messieurs, — dit-il, tout mon secret. Ceci est la feuille d'un arbrisseau très commun sur les côtes de la Nouvelle-Guinée et dans quelques territoires de l'Afrique centrale. Les naturels la mélangent avec de l'eau pure, ainsi que je viens de le faire, et il suffit d'en faire absorber la moitié de ce verre pour détourner tout effet de congestion et rétablir la circulation du sang. Faites vous-mêmes l'expérience sur cette enfant, car, en vérité, son cas est grave. Il y a péril imminent et la mort pourrait survenir dans cette somnolence.

— Oh ! la mort ! — proféra le médecin de Morlaix, essayant de réagir contre l'impression produite par la parole de cet homme.

Kerjan désigna du doigt Germaine immobile, presque rigide. Il dit lentement :

— Prenez le pouls et la température, messieurs. Je gage que le sang ne donne pas plus de quarante pulsations et que la température est au dessous de trente-deux degrés. C'est la mort sans arrêt possible.

Il y avait quelque chose de terrible dans le ton sur lequel ces paroles si simples furent prononcées.

Tout le monde avait frissonné dans la chambre. Les deux Myriès, père et fils, avaient baissé les yeux.

Les médecins s'approchèrent de la malade et firent ce que Kerjan leur avait recommandé. Ils se regardèrent, et l'échange de ces regards énonça la même certitude terrifiée de part et d'autre. L'hôtelier avait raison. L'enfant n'avait que pour quelques instants à vivre.

Leurs traits trahirent une hésitation. Elle ne fut pas de longue durée. Sans se parler, ils s'étaient compris et leur physionomie plus expressive traduisait cette rapide conclusion de leur lassitude.

— Pourquoi hésiter à appliquer le remède inconnu ? Cette enfant en serait-elle moins condamnée ?

Alors le docteur Lebard se tourna respectueusement vers Dina dont les prunelles noires ne le quittaient point.

— Voulez-vous me donner ce verre ? — demanda-t-il respectueusement.

Aliette saisit le verre et le tendit, tremblante, incrédule au médecin.

Celui-ci glissa son bras sous l'oreiller et souleva le buste de la jeune malade. La jolie tête livide, exsangue, retomba, inerte, sur son bras.

Son collègue de Morlaix essaya de faire absorber à la jeune fille quelques gouttes du breuvage.

Peines perdues ! Les dents étroitement serrées semblaient souder les deux mâchoires. Il fallut que le praticien opérât avec une petite cuiller une pesée énergique sur le menton pour décrocher cette bouche presque cadavérique, et ce fut un spectacle douloureux à contempler.

La bouche demeura béante en une ouverture hideuse, avec la langue collée au palais. Les yeux retournés en dedans achevèrent de donner à la pauvre figure l'affreuse apparence de la mort. Pas un muscle du corps raidi ne bougea.

Avec une patience digne d'éloges et une habileté de chirurgiens opérant avec l'énergie de tous leurs moyens, ils firent boire à la malade la moitié du contenu du verre, et M. Lebard, par des frictions sur le cou, le fit descendre jusque dans l'œsophage.

Il y eut un long frisson dans l'assistance. On n'entendit que le bruit des souffles courts, des respirations précipitées.

Tous les yeux étaient fixés sur le lit, tous les cœurs battaient tumultueusement dans les poitrines oppressées par les angoisses de l'attente. Kerjan s'était-il trompé, avait-il menti ? Le remède exotique dont il attendait, dont il avait promis, en quelque sorte, le miracle, allait-il produire son effet sauveur ?

Dix minutes s'écoulèrent dans cette expectative douloureuse, dix minutes qui parurent avoir dix siècles de durée aux spectateurs de la poignante scène.

Enfin, un même soupir de soulagement, de délivrance, s'exhala à la fois des poitrines des assistants et de celle de Germaine endormie.

L'enfant avait eu une sorte de tressaillement et sa gorge avait fait entendre un son caverneux, une espèce de plainte longue et profonde.

Elle avait remué, sa tête s'était retournée sur l'oreiller. Un battement des paupières, accompagné d'une respiration plus active, avait décelé le retour d'une vie plus intense dans ce corps frappé d'immobilité. Germaine revenait à un état d'apparence meilleure.

Tout le monde s'était penché vers le lit. L'émotion faisait haleter les poitrines. Mais on n'osait encore s'abandonner à la joie.

Le médecin de Morlaix avait, d'ailleurs, d'un geste et d'un mot, arrêté les confiances trop promptes à se ranimer.

— Ne nous flattons point d'une apparence illusoire, avait-il dit à son confrère. Beaucoup de réactifs donnent les mêmes effets. Il faut voir la suite de cet événement. Qui peut dire si ce réveil ne sera pas suivi d'un état pire que le précédent ?

Cependant la malade se réveillait insensiblement.

Maintenant la tête n'était plus seule à remuer. Le corps tout entier était agité d'une sorte de tremble-

ment. Peu à peu la figure exsangue s'était colorée d'une vague rougeur. Les mains qui traînaient inertes sur les couvertures, étaient prises de ce mouvement convulsif que les médecins appellent carphologie. Elles battaient automatiquement les draps, et les doigts, agités de secousses nerveuses, tantôt appréhendaient, tantôt repoussaient d'invisibles objets que paraissait suivre le regard atone filtré d'entre les paupières mi-closes.

Les médecins s'étaient penchés sur la malade et interrogeaient anxieusement son visage.

Lentement, avec effort, les paupières s'écartèrent. La prunelle apparut, mais fixe, arrêtée sur un point indéfini qui n'était ni sur le lit ni au delà.

Puis les lèvres s'agitèrent. Un sourire, ou plutôt une contraction des plissés, et le visage garda, quelques minutes encore, son immobilité cruelle.

Enfin, la tête oscilla à droite et à gauche, puis se reposa sur l'oreiller. Le regard s'alluma dans la pupille et Aliette et Dina virent donc que c'était à elles que venait ce regard. Des larmes montèrent dans leurs propres yeux, et Dina, sans oser y croire, demanda :

— Est-ce que tu veux nous parler, Germaine ?

— Est-ce que tu nous vois ?

Un sourire qui n'était pas une grimace, cette fois, se joua sur ses lèvres moins blanches de la malade. Elle répondit paisiblement :

— Bien sûr que je vous vois toutes les deux. Qu'est-ce que vous avez à me regarder ainsi ?

Les deux jeunes filles n'hésitèrent plus. Avec un même cri, elles se jetèrent sur le lit et couvrirent l'enfant de baisers.

Mme Ferreix aussi s'était rapprochée et, penchée sur Germaine, elle pleurait d'attendrissement et de joie.

Les médecins étaient ahuris. Respectueusement, ils écartèrent les trois dames et, à leur tour, examinèrent la malade.

— Comment allez-vous, mademoiselle ? demanda M. Lebard, qui connaissait l'enfant depuis longtemps.

— Ah ! c'est vous, docteur ? fit la jeune fille avec un sourire de bienvenue. — Pourquoi êtes-vous ici ? J'ai donc été malade ?

— Malade, non, répondit le praticien sur le ton de la gaieté, — mais indisposée. Vous avez eu un assez long évanouissement.

Ce disant, il avait pris une des mains de Germaine, dont il tâta le pouls, démasquant peu à peu la présence de son confrère de Morlaix.

A la vue de celui-ci, l'orpheline parut intimidée et chercha à retirer sa main gauche, qu'il avait prise lui aussi.

— Allons ! — fit-il, — tout va comme par enchantement. Le pouls se ranime. Je crois qu'il n'y a plus lieu d'avoir des inquiétudes.

Et, s'éloignant du lit, il s'approcha du groupe formé par Kerjan et les deux cousins.

— Tous mes compliments, monsieur — dit-il, sans ironie, cette fois — c'est une véritable résurrection. Serais-je indiscret en vous demandant votre recette ?

— Pas le moins du monde, monsieur — répliqua l'hôtelier. — Au reste, vous avez cette recette. Je l'ai mise aux mains de M. le Dr Lebard.

Cependant Germaine s'était tout à fait ranimée et, se soulevant sur sa couche, elle s'y était mise sur son séant, dévisageant l'entourage.

— Ah ! ça, — fit-elle en riant, — voilà beaucoup de monde ici ! Que m'est-il donc arrivé ? Est-ce que j'ai failli mourir ?

De la tête et de la main, elle envoyait d'amicales salutations à Kerjan, à Lebreton, à Johnson, immobiles et muets.

— Hé ! ma chère petite cousine, — dit alors Lucien, s'approchant du lit à son tour, — il est certain que vous nous avez donné de l'inquiétude.

L'orpheline considéra son parent avec une sorte de stupeur. Le sourire s'effaça de ses lèvres ; une vive anxiété remonta dans son regard.

Elle quitta des yeux Lucien et parut chercher autour d'elle.

Tout à coup, on vit ses paupières s'écarter démesurément, les pupilles dilatées exprimèrent une indicible

terreur ; son bras s'étendit, désignant M. de Myriès à l'attention de tous. Et, comme une masse, elle retomba sur l'oreiller, privée de sentiment.

— Allons ! bon ! voilà que ça recommence ! fit à demi-voix Lucien avec un haussement d'épaules impertinent.

Le Dr Lebard s'était élancé vers la malade et avait appelé son confrère de Morlaix. Ce dernier avait grommelé entre ses dents :

— Voici ce qu'il fallait craindre ! C'était à prévoir. Et il jeta un regard dédaigneux à Kerjan.

Mais l'hôtelier était paisible. Il se contenta de montrer le verre encore à moitié plein.

— Ce n'est rien, dit-il. Mettez une simple compresse sur le front. Il n'y paraîtra plus dans un instant.

Machinalement les deux hommes de science obéirent. L'effet annoncé par Kerjan se produisit. Pour la seconde fois Germaine se ranima. Mais elle recouvra sur le champ la conscience et le souvenir.

Comme la première fois, ses yeux interrogèrent son entourage avec une sorte de contrainte et, rassurée sans doute de n'avoir point vu l'objet qui l'effrayait, elle murmura à voix basse :

— Il n'est plus là !

En effet, M. de Myriès s'était rejeté dans l'ombre. Il avait pu voir les yeux de Colomban et de Bertrand fixés implacablement sur lui.

Mais Lucien, lui aussi, avait suivi du regard toute la scène muette.

Les médecins avaient demandé à Mme Ferreix qu'on laissât la malade en repos. Déjà les deux cousins avaient compris que leur présence était inutile, qu'elle pouvait même devenir gênante, et Bertrand de Pengoaz avait de nouveau pris Kerjan dans ses bras herculéens.

Mais M. Ferreix s'opposa à une seconde expérience d'un tour de force surhumain.

— Messieurs, — dit-il, — j'ai donné l'ordre de ne point dételé. La voiture est en bas. Elle vous reportera à Saint-Efflam.

Avant de quitter la chambre, Kerjan s'inclina devant les médecins.

— Messieurs, — je vous prie de vous rappeler que je ne suis qu'un hôtelier et que l'on vante même, à bon droit, la cuisine de ma maison. C'est vous dire que je serai honoré de vous mettre à même de la goûter, et si monsieur, — ajouta-t-il en désignant l'Esculape morlaisien, — consent à descendre sous mon toit, je me croirai payé par cette unique faveur.

Les deux hommes remercièrent sans morgue, et l'invité dit en tendant la main :

— J'accepte, monsieur Kerjan, ne fût-ce que pour vous témoigner mon estime et le cas que je fais de votre trop grande modestie.

L'instant d'après, Yves reposait sur les coussins du break, soutenu par Bertie Johnson.

Au moment où Lebreton, à son tour, mettait son pied sur le bord de la voiture, une main toucha son coude.

— C'est aujourd'hui, monsieur, que vous nous avez donné rendez-vous sur la route de Toul-au-Héry ?

— C'est aujourd'hui, en effet, monsieur.

— Et le rendez-vous tient toujours ?

— Toujours.

— C'est qu'il est un peu tard pour nous rencontrer. Je vous propose de le remettre à demain.

— Soit, monsieur — répliqua Colomban après avoir consulté Bertrand du regard. Fixez vous-même l'heure et le lieu.

— Eh bien ! demain à trois heures, au pied des ruines de Rosmeur.

— De Rosmeur ! — scanda Lebreton, dont le regard acéré fouilla l'âme de son interlocuteur. — Cela nous convient à merveille.

Le cocher avait saisi les rênes et s'appretait à lancer les chevaux. Lucien eut un dernier mot de défi à son adversaire :

— Monsieur, dit-il, vous êtes notre ennemi. Il y a longtemps que je le sais, et c'est une lutte à mort entre nous. Vous nous haïssez aussi, n'est-ce pas ?

— Mortellement, répliqua Lebreton avec un effrayant regard.

La voiture s'ébranla, emportant les trois visiteurs. Debout, sur la première marche du perron, Lucien la regarda s'éloigner.

Puis, quand elle eut tourné le portail au bout de l'avenue, il tendit le poing dans un geste de menace, en murmurant :

— Oui, mortellement ! Qui de nous tuera l'autre ?

Il se tut, rappelé au sentiment de son imprudence. Une fenêtre venait de se fermer derrière lui. Quelqu'un avait entendu son dernier mot.

## IV

## LA POINTE DE FLÈCHE

C'était Dina qui avait fermé la fenêtre.

Ce geste, cette parole, qu'elle venait de surprendre, ne lui apprenaient rien. Depuis longtemps elle savait à quoi s'en tenir au sujet de la haine profonde existant entre les Myriès et les deux cousins. Sa clairvoyance avait deviné que là gisait le secret terrible qui rendait Colomban muet et faisait passer dans ses prunelles de si terrifiants reflets.

Elle avait rapproché et comparé les données de sa propre expérience, et tout tendait aux mêmes réflexions.

D'abord l'épisode de la flèche empoisonnée, la terreur folle qu'avait ressentie et laissé voir M. de Myriès que ne pouvait justifier le péril hypothétique couru par elle-même, Dina, dans ce salon où pendait la dangereuse panoplie.

Puis, c'était ce dîner chez elle, ce dîner où Bertrand de Pengoaz, le faux Bertie Johnson, avait montré des photographies de parents à lui, au nombre desquelles se trouvait le portrait de Blanche formellement reconnue par Germaine, par Mme Ferreix, par Aliette, par elle-même.

C'était enfin cette maladie soudaine et terrible de Germaine, cette commotion cérébrale, suivie d'évanouissement, précédée de ce cri inexplicable dans lequel l'orpheline accusait M. de Myriès de la mort de sa sœur. Puis, après la quasi-résurrection de l'enfant malade, cette rechute momentanée, provoquée par la vue de l'homme néfaste, — et cette parole murmurée à voix basse, pleine de significations mystérieuses et accusatrices : " Il n'est plus là. "

Car Dina avait vu tout cela. Son regard n'avait rien perdu de ce drame des visages et des consciences.

Maintenant, elle savait que la lutte était engagée et que, dans cette lutte mortelle, ainsi que l'avait dit Lucien, devaient vaincre ou succomber Bertrand de Pengoaz, aimé par Aliette, et Colomban de Rosmeur qu'elle aimait, elle.

Or, elle voulait que la victoire fût pour eux.

Ce n'était point une fille molle et sans décision, prompte aux découragements et aux larmes. La nature lui avait donné un tempérament de guerrière. Dina avait mis en elle une âme d'héroïne. Elle était prête à la bataille.

Mais, si son amour plaidait la cause de Colomban, sa fière conscience, lui ordonnait de connaître toute la vérité.

Elle voulait être éclairée avant de prendre une décision. Elle voulait peser tous les motifs qui détermineraient sa volonté.

Or, comment pouvait-elle la connaître, cette vérité redoutable ?

A qui demanderait-elle le flambeau nécessaire pour éclairer sa route ?

Et le lendemain, — elle venait de l'apprendre par hasard, — devait avoir lieu entre les deux cousins et leurs adversaires une rencontre décisive, qu'elle prévoyait pleine de menaces pour l'homme qu'elle aimait. Vingt-quatre heures à peine la séparaient de ce redoutable événement.

Oh ! savoir, savoir ! Connaître toute la vérité pour se déterminer avec droiture et loyauté ! Comment pourrait-elle savoir ?

Soudain une idée l'envahit qui éclaira brusquement son esprit.

— Germaine, — pensa-t-elle, — Germaine peut m'ap- prendre ce que j'ignore.

Mais une seconde réflexion arrêta court l'essor de son imagination, en la jetant en des craintes et des hésitations.

Germaine était malade, Germaine venait de subir une commotion terrible. Était-il prudent, était-il raisonnable, surtout à elle, sa parente et son amie, de rappeler de tels souvenirs à l'enfant si cruellement éprouvée.

L'angoisse de Claudine croissait, ses perplexités augmentaient d'heure en heure. Elle ne savait à quel parti se résoudre.

Dans sa chambre, elle fondit en larmes, puis, se faisant violence, refoula ses pleurs. Elle voulait garder pour elle seule tout le fardeau de sa souffrance. Nul autre regard, pas même celui d'Aliette, ne devait en être obscurci. Il ne fallait pas que l'on soupçonnât la cause de son chagrin.

C'était vraiment une femme forte que cette belle fille brune que des observateurs superficiels auraient prise en d'autres circonstances pour une coquette éprise seulement de ses charmes, jalouse d'exercer le tyrannique empire de la beauté souveraine et omnipotente.

Elle s'agenouilla sur son prie-Dieu et jeta son âme dans une fervente prière. Elle se releva reconfortée, pleine d'espérance. Dieu ne l'abandonnait pas.

Alors, sans même chercher un plan, une ligne de conduite, elle résolut de s'en remettre au hasard des événements. Une occasion allait surgir peut-être.

Elle descendit dans la chambre de Germaine. Aliette et Mme Ferreix s'y trouvaient, causant gaiement avec a petite malade, tout à fait remise.

Elles profitèrent de la venue de Dina pour lui laisser le soin de les remplacer auprès de l'orpheline.

C'était tout ce que demandait Claudine.

Elle se trouvait seule, en tête-à-tête avec l'enfant, et celle-ci semblait ne conserver aucune trace de la secousse qui l'avait abattue.

Nul n'aurait reconnu sur ses traits brillants, dans la cornée limpide, la moindre survivance du mal récent dont elle avait souffert.

Dina se demanda, non sans beaucoup d'hésitations, si le moment n'était pas venu de faire parler l'enfant, de lui arracher son secret.

Elle n'eut pas à chercher le moyen, ni à élaborer un préambule. Germaine vint elle-même au devant de ses questions.

— Dina, fit-elle d'une voix timide, — je suis bien aise de te voir, ma chérie, et surtout de te voir seule avec moi.

Claudine s'assit au bord du lit et prit les mains encore un peu chaudes de la fillette. Elle avait l'intuition de la confiance prochaine.

Répondant aux affectueuses paroles de l'enfant elle l'entraîna insensiblement sur la pente des épanches mentales.

— Oui, — reprit Germaine, — j'avais hâte de t'avoir auprès de moi, car toi seule peux me dire la vérité, que m'est-il arrivé ?

Un instant Dina se sentit très désappointée. Elle était venue pour apprendre et c'était elle qu'on interrogeait.

Néanmoins, elle n'en laissa rien paraître. Avec des précautions, des réticences, elle raconta à l'enfant le peu qu'elle savait, comment, la veille, tout à fait à l'improviste, elle avait été apportée par Lucien au salon, évanouie. Elle crut devoir taire les autres incidents.

— Ah ! — fit l'orpheline à demi-voix. — Et je n'ai pas parlé, je n'ai rien dit.

Claudine hésita, et cette hésitation put se lire sur son visage. Germaine jeta un petit cri.

— Tu vois bien ? Tu vois bien ? Tu ne me dis pas tout ? Tu me caches quelques chose. J'ai parlé, je suis sûre d'avoir parlé. Qu'ai-je dit ?

Il n'était plus possible à Mlle Ferreix de se taire à sur le sujet.

Pressée de questions elle se laissa peu à peu arracher le récit de la scène terrible pendant laquelle Germaine avait lancé à la face de son oncle l'épithète

violamment accusatrice qui avait confondu tous les assistants et fait croire à la démente de l'orpheline.

Celle-ci, presque droite sur l'oreiller, hochait la tête.

— Oui, j'en étais sûre ! J'ai dit quelque chose de terrible. Je l'ai appelé " assassin ", n'est-ce pas ? Et je n'étais pas folle, je te l'assure.

Elle s'interrompit et fixa sur son amie un regard si douloureux que les larmes montèrent aux yeux de Dina.

— Non, — reprit-elle, — je n'étais pas folle, et je ne le suis pas en ce moment. J'ai dit quelque chose d'affreux, mais j'ai dit la vérité.

Mais Germaine hocha de nouveau la tête et répondit avec une implacable lucidité du regard et de la voix.

— Non, je ne suis pas folle, Dina. Je sais ce que je dis. Mais sois tranquille. Il n'y aura que toi à savoir ces choses.

Et alors, lentement, posément, elle se mit à raconter la scène du parc, dont elle avait été l'involontaire témoin, l'entretien de M. de Myriès avec son fils, comment elle avait surpris la conversation révélatrice, comment, rapprochant ce dialogue de certains souvenirs de son enfance, elle avait acquis la certitude irrésistible, foudroyante, en quelque sorte, que cet homme était un criminel, qu'il était l'assassin de Blanche.

— Tiens ! dit-elle frémissante, te rappelles-tu ce qui s'est passé, le soir où nous nous sommes trouvés chez lui, avenue Kléber ? Te rappelles-tu cette terreur sur bite, inexplicable, en présence de cette pointe de flèche qui aurait pu te piquer ?

— Oui, murmura Dina, d'une voix étranglée.

— Et bien ! Je l'ai vu plusieurs fois auparavant en proie à cette même terreur, et j'en étais surprise, je ne me l'expliquais pas. Je ne me l'explique que trop bien maintenant. La vue de cette arme empoisonnée révélait en lui des remords, et ces remords le rendaient fou.

— Oh ! prends garde, Germaine, prends garde ! — supplia Claudine. C'est horrible ce que tu racontes là.

— C'est horrible, peut-être, mais c'est vrai ! — répliqua l'impitoyable ingénue. Cet homme a assassiné ma sœur.

Dina avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine. Tout ce que l'enfant venait de lui dire ne faisait que confirmer ses doutes. Elle voyait clair.

Dans la soirée les médecins revinrent. Devant le mieux désormais avéré, ils prescrivirent de faire lever la malade.

Le grand air et le mouvement lui vaudraient mieux que la claustration dans sa chambre et une station dans son lit.

Contre l'attente de tous, Germaine refusa de descendre pour les repas. Elle supplia qu'on la laissât seule, elle prétextait un peu de mal de tête.

Mme Ferreix acquiesça à son désir, d'autant plus qu'il fut appuyé par une intervention de Claudine, Celle-ci avait compris, en effet, que l'orpheline ne voulait pas se retrouver en face de M. de Myriès. Elle le fit comprendre à sa mère, sans rien indiquer toutefois le véritable motif.

Elle-même avait pris son parti. Elle voulait agir en toute hâte. Maintenant, la vérité lui était suffisamment connue pour qu'elle prît un parti décisif.

Et le soir venu, à la nuit tombante, elle se mit en mesure d'agir.

Par malheur, elle ne pouvait agir seule. Il lui fallait le concours de sa sœur, et si peu énergique qu'elle pût croire ce concours, elle le savait indispensable.

Dina appela donc Aliette un peu avant le dîner, lui recommanda de s'habiller à la hâte, et lui annonça qu'elles allaient se rendre à Saint-Efflam.

C'était un peu l'habitude de la belle blonde de suivre aveuglément la direction de sa sœur, d'accepter ses décisions sans les discuter.

Elle fit donc comme Claudine le demanda, s'habilla et la rejoignit dans l'avenue où elle l'attendait.

— Pourquoi allons nous à Saint-Efflam ? — demanda-t-elle néanmoins, avec une certaine timidité.

Il n'était pas possible à Dina de tenir plus longtemps ses intentions secrètes.

En quelques mots rapides et pressés, elle mit sa sœur au courant de son projet, après lui en avoir exposé les raisons.

C'était pour Alix une révélation terrifiante. Au premier moment, elle demeura sans voix, tremblante devant l'énormité de la confiance qui venait de lui être faite. Puis, pleine d'angoisse, elle osa interroger, elle réclama de plus amples détails.

Dina lui parla de son amour pour Bertrand, la mit en demeure de choisir entre lui et les Myriès.

Mais Aliette était dominée par une véritable terreur.

— Prends garde, Dina, — gémit-elle d'une voix implorante. — Es-tu bien sûre d'être dans la vérité ? Qui t'assure que Germaine n'est point la victime de quelque affreuse hallucination ? Songe au chagrin que notre père en ressentira, lui le plus vieil ami de M. de Myriès ?

Claudine répondit avec une implacable fermeté : — Papa est, avant tout, un honnête homme et un homme d'honneur. Il ne voudrait pas faire servir son amitié aux dépens de son honneur. D'ailleurs, la démarche que nous allons accomplir ce soir va nous éclairer définitivement, et c'est pour cela que je t'emmène.

Aliette ne discuta plus. Elle pencha son beau front un peu pâli et, prenant le bras que lui tendait Dina, la suivit sur le chemin de la grève.

— Faisons vite, avait murmuré celle-ci. Il faut que personne ne s'aperçoive de notre escapade et nous devons être de retour pour le dîner.

Elles pressèrent donc le pas et atteignirent l'hôtel Kerjan en moins d'une demi-heure.

Elles étaient servies à souhait. Lebreton et Johnson devisaient en fumant sur le seuil de la porte.

À la vue des deux jeunes filles, ils se levèrent précipitamment et saluèrent oppressés par une vague inquiétude.

— Y a-t-il un nouveau malheur au château ? demanda Colomban avec une véritable anxiété.

— Non, grâce à Dieu, messieurs, répondit Claudine, c'est pour vous que nous venons.

— Pour nous ? s'écrièrent en même temps les deux jeunes gens.

— Oui, pour vous, fit gravement Dina et, comme nous sommes un peu à court de temps, vous seriez vraiment aimables de nous reconduire.

— Tout de suite ? sans que vous vous soyez reposés ?

— Tout de suite, et comme la mer est basse, nous pourrions revenir par la grève.

Bertrand et Colomban considérèrent leurs charman- tes interlocutrices. Ils furent frappés de l'expression sérieuse de leurs physionomies et s'en émurent.

— En vérité, mesdemoiselles, demanda Rosmeur, ce que vous avez à nous dire est donc bien grave pour que vous vous soyez dérangées pour venir à nous ?

— C'est tellement important, répliqua Dina, que nous ne pouvions remettre à demain. Demain, il est trop tard.

— En ce cas, nous ne vous ferons point attendre, conclut Colomban. Partons.

Il offrit son bras à Claudine, tandis que Pengoaz présentait le sien à Aliette. Les deux groupes descendirent ensemble sur le plage.

Ils marchèrent quelque temps en silence ; puis, quand ils mirent deux cents mètres environ entre eux et l'hôtel, Dina prit la parole et exposa brièvement à son compagnon les raisons qui l'avaient décidée à venir en compagnie de sa sœur.

— Je n'ignore pas, — dit-elle, — que ce que nous faisons serait sévèrement jugé par le monde. On nous reprocherait de nous être compromises. Mais les intérêts auxquels nous obéissons sont trop importants pour que nous nous arrétions à des considérations de convenances. Vous avez demain un rendez-vous avec MM. de Myriès père et fils. Le peu que je sais m'a permis de deviner qu'il s'agissait là de cette œuvre de justice et de réhabilitation que vous poursuivez.

— Et après laquelle seulement il nous serait permis

de vous aimer librement et d'oser avouer notre amour à la face du ciel.

C'était Bertrand de Pengoaz qui avait parlé avec un accent plein d'une solennelle autorité.

Aliette lui tendit la main qu'il porta à ses lèvres.

—M. de Pengoaz,—dit-elle,—je tiens à vous dire qu'avant comme après ce que vous nommez votre réhabilitation, mon affection vous appartient et que je suis aussi fière qu'heureuse d'avoir pu mériter le vôtre.

Avant comme après, je vous tiens pour un homme d'honneur et je n'éprouve aucune hésitation à vous dire publiquement que je vous aime.

—Et moi,—fit Dina, s'adressant à Colombar de Rosemeur,—je tiens à vous dire, monsieur, que j'éprouve pour vous les mêmes sentiments que ressent ma sœur Alix pour M. Bertrand de Pengoaz. Je ne sais ce qui va se passer entre vous et vos ennemis, mais je tiens à vous assurer que tous mes vœux sont pour vous et que j'épouse entièrement votre querelle. Je vous ai offert mon aide aussi minime qu'elle pût être. Aujourd'hui, je crois vous apporter une arme utile, dont vous pourrez vous servir.

Et elle tendit au jeune homme un petit paquet soigneusement plié, en ajoutant :

—Ouvrez avec précaution et prenez garde de vous piquer.

Colombar rompit l'enveloppe de laquelle il tira une boîte, et dans cette boîte, il aperçut le fragment de flèche que Dina avait conservé.

—D'où vous vient cette arme, mademoiselle ?—interrogea Colombar avec une véritable stupeur.

—Elle vient,—répondit la jeune fille dont la voix trembla un instant,—d'une panoplie placée dans le salon de M. de Myriès.

Ils n'ajoutèrent pas un mot, et le cœur oppressé, l'esprit agité par les pensées les plus diverses, se hâtèrent de suivre la grève pour gagner l'angle étroit que forme avec la côte, au dessous de la longue chaussée, la vallée profonde et ombreuse de Pontaryar.

## VII

## FACE A FACE

Le lendemain matin, les deux cousins furent éveillés, dès l'aube, par une visite qu'il n'avaient pu prévoir.

Trois personnes les attendaient dans le salon de l'hôtel.

De ces trois personnes, deux leur étaient déjà connues. L'une n'était autre que M. Lucien de Myriès, l'autre M. Félix Dargenté.

Quant au troisième visiteur, c'était un homme de trente à trente-cinq ans, à la figure insolente et rébarbative, avec des yeux d'un bleu énigmatique, une moustache rousse rebroussée en crocs. Un coup d'œil suffit à Lebreton pour reconnaître en ce tiers de ces "braves à trois poils" qui se font une renommée d'ogres et de croquemitaines en qualité de bretteurs éprouvés.

Celui-ci devait être un prévôt d'armes de Paris, ou d'ailleurs, que M. Félix Dargenté avait dû ramener en lui promettant une sérieuse rétribution s'il consentait à le débarrasser d'un voisinage gênant.

Les deux cousins échangèrent un regard qui voulait dire : "Voilà le moment de la bataille".

Ils s'avancèrent vers le groupe hostile et Colombar, prenant la parole, demanda discrètement à Lucien :

—Vous avez modifié sans doute l'heure et le lieu du rendez-vous, car nous ne comptons vous voir que cet après-midi.

M. Dargenté éleva la voix.

—Ce n'est pas ces messieurs, c'est moi qui ai pris la liberté de déranger votre rendez-vous. J'arrive, en effet, de Paris muni de renseignements suffisants, et, j'ose le dire, de moyens sérieux d'agir à l'encontre de vos ténébreuses entreprises.

—Et, demanda ironiquement Lebreton en désignant le prévôt, monsieur figure au nombre de ces..., moyens ?

—Vous l'avez dit, répliqua insolemment l'ex-garde des sceaux.

—En ce cas, voilà qui nous met à l'aise, riposta Colombar, et, puisque vous êtes de la partie, nous ferons d'une pierre deux coups. Mais monsieur, et il désignait encore le bretteur, est-il au courant du joli rôle que vous voulez lui faire tenir ?

—Monsieur sait tout ce qu'il doit savoir à cet égard, fit sèchement le beau Félix.

—Cela veut dire qu'il sait qu'il doit, le plus tôt possible, tuer l'un de nous, tous les deux peut-être. En votre qualité d'ancien ministre de la justice, M. Dargenté, avez-vous informé cet homme qu'il encourt au moins le baigne en se prêtant à une telle besogne ?

—Monsieur ! s'exclama l'ex-ministre, qui ne sut pas conserver son sang-froid.

La voix de Lebreton était nette, dure, cinglante. Les mots qu'il employait avaient le tranchant d'une lame d'acier. Il reprit :

—Nous ne sommes pas faciles à tuer, monsieur. Vous auriez dû en prévenir votre sicaire, et, s'il nous gêne, nous ne recourrons pas à l'épée contre lui.

Le bretteur avait esquissé un geste de menace et fait un pas en avant. Il n'en fit pas deux. Bertrand prit son bras gauche au-dessus du coude.

—Mon garçon,—dit-il,—on t'embarque dans une mauvaise affaire, je dois t'en prévenir. Sache pour ta gouverne que ni mon cousin, ni moi, n'irons sur le pré avec toi. En revanche, chaque fois que je te trouverai sur mon chemin, je t'administrerai une correction dans les grands prix, et, à la troisième, je te cassai en deux. Tu vois que, sans me vanter, je puis le faire.

Ce disant, l'hercule resserrait l'étreinte de ses doigts sur le bras de l'individu, et celui-ci verdissait sous la souffrance éprouvée.

—Vous abusez de votre force,—gémit-il,—en essayant de se dégager.

—Tu crois ?—ricana Bertrand qui serrait de plus en plus l'étau.—Est-ce que tu ne comptais pas abuser de la tienne aussi ?

Lucien de Myriès et Félix Dargenté trouvèrent que la scène tournait à leur confusion. Ils s'élançèrent sur Pengoaz.

Mais le jeune homme les arrêta d'un regard. D'une seule secousse, il souleva l'infortuné prévôt à la hauteur de sa tête.

—Voulez-vous que je me serve de cet imbécile pour vous écraser ?—demanda-t-il.

Ils reculèrent. L'aspect du colosse était terrifiant. Il avait dit vrai : à lui seul, il pouvait les broyer entre ses mains de titan.

Une plainte sourde, une sorte de râle les interrompit. L'atroce douleur de son bras comprimé avait vaincu les nerfs du malheureux.

Il venait de s'évanouir et, maintenant, flasque, lamentable, pareil à une chique, il pendait aux doigts de son terrible adversaire.

Celui-ci l'étendit sur le plancher, aux pieds de ses ennemis blêmes d'effroi.

—Il est propre, votre assassin gagé !—railla Bertrand avec un inexprimable mépris. Un joli merle, votre beau tueur d'hommes !

Dans le profond silence qui suivit, on entendit s'ouvrir la porte du fond de la salle. Quelqu'un entra. C'était Kerjan.

Soit que la secousse de la veille l'eût galvanisé, soit qu'un mieux réel et prévu eût rétabli sa santé, Kerjan n'était plus le même homme.

Il était presque droite. Sa démarche avait recouvré sa fermeté. Dans ses yeux entourés d'un cercle de bistre, une belle flamme brillait.

Il s'avança jusqu'au milieu du groupe et, un rire moqueur sur les lèvres, il dit :

—C'est bien maladroit, ce que vous avez fait là, M. Dargenté. Pour un ancien ministre, je vous aurais cru plus fort.

Le "beau Félix" rougissait et pâlisait. Sa situation n'était pas seulement odieuse ; elle était profondément ridicule.

PIERRE MAEL.

(A suivre)

## PRIMES GRATUITES A NOS ABONNÉS

Les anciens ou les nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant durant ce mois, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais. Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

La présente liste annule les précédentes.

## OUVRAGES AMUSANTS

- 1.—TOURS DE PHYSIQUE AMUSANTS, illustré, 1 beau volume de 192 pages.
- 2.—LA CLEF DES SONGES, par Mlle Lenormand, 1 beau volume illustré de 152 pages.
- 3.—L'AIMABLE COMPAGNON, nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de réparties spirituelles, d'historiettes amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

## HISTOIRE, SCIENCE, ETC.

- 4.—MONTCALM ET LE CANADA FRANÇAIS, par Ch. de Bonnechese. Ouvrage couronné par l'Académie française. Magnifique volume illustré, relié.
- 5.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.
- 6.—PETIT DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.
- 7.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Cet ouvrage, comme les précédents, conserve toujours son utilité. Chaque année forme une encyclopédie illustrée, de choses nouvelles, pratiques et intéressantes, en tous temps et pour tous les âges. Il ne nous reste qu'un petit nombre d'exemplaires. 1 vol. compact, in 12.
- 8.—L'HYPNOTISME ET LE MAGNETISME. Ouvrage donnant tous les renseignements nécessaires pour devenir magnétiseur. 1 vol. de 160 pages.

## POÉSIES

- 9.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.
- 10.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland. Illustrations par Geo. Delfosse.
- 11.—LES FLEURS DE LA POÉSIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 256 pages.

## ROMANS

- 12.—UN CRIME ETRANGE, par le plus grand romancier anglais actuel, Conan Doyle. 1 vol. de 224 pages.
- 13.—LE TRESOR DE L'ILE DES FLIBUSTIERS, par Franz Hoffman, beau volume, grand in 8 de 138 pages.
- 14.—BERGERONNETTE, par H. du Plessac, 1 fort volume in 12 de 315 pages.
- 15.—LE PELERIN DE SAINTE-ANNE, roman canadien, par Pamphile Lemay, nouvelle édition, complète en un fort volume.

## POUR LES DAMES

- 16.—PORTEMONNAIE POUR DAME, en maroquin poli avec fermoir en métal, double bourse à l'intérieur pour petite monnaie, 5 pouces de longueur sur 2½ pouces de hauteur.
- 17.—LA CUISINIÈRE DES FAMILLES. Contenant les recettes les plus pratiques et les plus simples pour préparer potages, viandes et poissons ; œufs et salades, légumes, marinades ; pâtisseries, gelées, fruits, sauces, crèmes, puddings, plats sucrés, conserves, breuvages divers, etc., etc., ainsi que plus sieurs conseils très utiles dans un ménage.

## ARTICLES DE PIÉTÉ

- 18.—BEAU CRUCIFIX en aluminium avec ébène incrustée, mesurant 3½ pouces sur 2½ pouces. Les quatre bouts sont en forme de trèfle. Conserve toujours sa couleur.
  - 19.—UN CHAPELET en perles à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.
  - 20.—PETIT PAROISSIEN ROMAIN. Nouvelle édition. Gravure en taille douce. 1 vol. de 359 pages avec encadrement rouge. Papier fin. Petits caractères. Couverture flexible en maroquin chagriné. Tranches dorées.
- Les abonnés ont droit qu'à une prime par abonnement.